

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant
RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>e</sup>)
POUR LA PUBLICITÉ
S'adresser, 26, rue Drouot
À L'HOTEL DU « FIGARO »
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>o</sup>
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur
RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>e</sup>)
TÉLÉPHONE, Trois lignes : N°s 102-46 — 102-47 — 102-48
ABONNEMENTS
Trois mois Six mois Un an
Seine-et-Oise... 15 » 30 » 60 »
Départements... 18 75 37 50 75 »
Union postale... 21 50 43 » 86 »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Les fiefs gastronomiques : MIGUEL ZAMACOIS.
La Vie de Paris : Les « Uns » et les « Unes » : MAURICE WOLFF.
Les chemineaux de la R. P. : GEORGES BOURDON.
A l'Etranger : Turquie et Bulgarie : EUGÈNE LAUTIER.
Les comptes fantastiques de M. Caillaux : AUGUSTE AVRIL.
Dessin : L'École des snobs : A l'église : FORAIN.
L'incident de Pressensé-Clemenceau : A. A.
Les mutualités : Deux chefs d'Etat à la Sorbonne : EMILE BEIR.
Quarante ans de routine : LUCIFAR.
Le tremblement de terre.
La Vie littéraire : MARCEL BALLOT.
Les Concerts : INTERIM.
La Vie artistique : L'Exposition internationale des beaux-arts de Monte-Carlo : J. DARTHENEY.
La grande semaine d'hiver : FRANTZ-REICHEL.

Les Fiefs gastronomiques

Il arrive tout à coup une chose bien extraordinaire et bien imprévue qui va sûrement remplir d'indignation, dans l'An-dela, les ombres des purs de 1789 : en pleine période républicaine, la Champagne, réveillée d'une léthargie de cent vingt ans, réclame à cor et à cri sa vieille quillité provinciale !
Il y a quelques années seulement, la Champagne, sœur siamoise de la Bourgogne, comme elle était heureuse. L'abolition des odieux privilèges politiques et sociaux n'avait pas ni sa prospérité car elle avait gardé intacts les privilèges vinicoles qu'elle tenait de la nature.
Elle devait, en effet, à la bienveillance spéciale du ci-devant être suprême une vigne merveilleuse dont le jus enfermé dans des bouteilles à capuchon d'or ou d'argent jouissait d'une réputation universelle et faisait la fortune de toute la contrée.
Or un beau jour, maîtres vigneron du voisinage, par l'odeur du sucre et du sucre alléchés, se tinrent à peu près ce langage :
« Le 22 décembre 1789 l'antique province de Champagne a été officiellement transformée par l'Assemblée Constituante en quatre départements. Il n'y a donc pas plus de Champagne sous la troisième République qu'il n'y avait de Pyrénées sous la royauté, et conséquemment le mot champagne n'a plus, de nos jours, que la valeur d'un terme générique pouvant désigner tout vin doré, sucré et gazeux, vaguement analogue à celui qui produisait jadis sous les vignons certain pays célèbre par ses tyrans... De par la volonté souveraine de la Constituante il n'y a plus de vin de Champagne : il n'y a que du vin de Marne, de Haute-Marne, d'Aube et des Ardennes ! »
De là à fabriquer du simili-champagne à tous de pressoir il n'y avait qu'un pas, qui fut vite franchi pour le plus grand dommage de Reims, d'Épernay, et de tous les clos producteurs de champagne authentique.
Aussi les vrais producteurs champenois ne seraient-ils pas fâchés de voir aujourd'hui une seconde Assemblée constituante ajouter les droits du vigneron à ceux de l'homme et du citoyen, restreindre la liberté des étiquettes, l'égalité des marques de fabrique, et rendre à l'ancienne et fameuse Champagne ses délimitations féodales.
Hélas ! les belles convictions se perdent, elles aussi, dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer ! Dans la lutte pour la vie, de jour en jour plus féroce, il n'y a plus de place pour les généreux sentiments de fraternité ; dans la mêlée commerciale il n'y a plus de frères, il n'y a que des associés ou des ennemis.
Il semble plus évident de jour en jour que l'appât croissant de la lutte pour la vie doive retarder indéfiniment la grande et touchante accolade universelle dont rêvent les utopistes. Pendant que les Champenois du cru, si j'ose dire, exigent qu'on les protège contre la concurrence déloyale de leurs chers frères, qu'on leur rende leurs titres de noblesse vinicole et qu'on leur accorde ce privilège anti-démocratique que l'on appelle un monopole, voici que les habitants de Soissons, indignés, exhalent à leur tour de véhémentes protestations commerciales !
Le haricot soissonnais est, chacun sait cela, le haricot par excellence ; il est le haricot type, il est — pour lui d'écarter son titre à la mode — le prince des haricots ! Personne jusqu'à présent n'avait songé à détronner le haricot de Soissons, aussi célèbre dans les fastes gastronomiques que le vase du même nom dans les fastes de l'histoire.
Or un haricot sournois s'est rencontré, légumineuse hypocrite et phaséole ambitieuse, qui a conçu le projet inouï de supplanter le vieux haricot de nos pères, gardé du corps légendaire du gigot rôti.
Il s'agit d'un haricot obscur quoique blanc, natif des Landes, d'un haricot méridional — un arriviste par conséquent — qui profite de ce qu'il a même air et même visage que son collègue du Nord pour se pousser dans le monde. A l'œil, parbleu ! il est le sosie de notre soissonnais ; il faut le déguster pour sentir qu'il lui est inférieur en finesse et qu'il lui manque le je ne sais quoi inexplicable qui est la « race » des produits comestibles.
Bien entendu, comme tous les saboteurs de haricots et tous les gâcheurs de prix courants, le haricot landais se vend à bas prix, ce qui fait que les cordons

bleus ne rougissent pas de lui accorder l'hospitalité — écossé !
Et naturellement le Soissonnais voit ses affaires péricliter ! Le voilà tout sens dessus dessous, criant aux pouvoirs publics que ce nouveau haricot lui fiche la fièvre, réclame l'exclusivité de son titre séculaire, et ne parlant rien moins que d'aller mettre en pureté ceux qui le produisent !
Espérons qu'il surgira bientôt dans le cerveau d'un ministre une idée... légumineuse, et que notre époque prosaïque ne donnera pas à la jolie guerre des Deux-Roses ce pendant terre à terre ; la guerre des deux haricots !

Donc la Champagne menace de ses foudres — de ses foudres de dix mille litres — les propriétaires des vignobles anonymes et sans gloire, et déjà les cultivateurs de l'Aisne partent en guerre contre ceux des Landes au cri de Soissons ! Soissons ! Et cela ne fait que commencer ! L'effrayante concurrence va obliger tous les producteurs de denrées alimentaires connues et de spécialités culinaires fameuses à s'ériger en fiefs gastronomiques, dans lesquels les intéressés se défendent contre les concurrents déloyaux comme jadis dans leurs châteaux les seigneurs se défendaient contre les brigands.
Déjà la truffe périgourdine, cette cadette de Gascogne des tubercules, s'apprête à céder au poids de sa vieille renommée toutes les truffes de peu, déterminées ou ne soit ou par des pourceaux de rien !
Déjà le beurre d'Isigny, vociférant son cri de guerre : « Haut les cœurs... à la crème ! », fond sur toutes les margarines et sur tous les saindoux !
Déjà toute la faune volatile — poulets de Bresse, chapons du Mans — se dresse sur ses ergots, prête à casser un abatis aux usurpateurs de sa gloire séculaire !
Du haut de leurs donjons blindés de fer-blanc, les sardines de Nantes menacent les sardines de Concarneau et de Douarnenez, qui marchent de conserve.
Lyon s'apprête à flanquer ses marons « surfins » aux importateurs de châtaignes intérieures, et détie Arles dans un duel sensationnel au saucisson !
Le banc et l'arrière-banc des parcs aux huttes illustres organisent la résistance contre tous les mollusques à la fois sans blason et sans scrupule qui cherchent à abuser les gourmets par un faux air de famille avec les célébrités de l'ostréiculture.

Argenteuil, dont les asperges descendent d'une branche aînée glorieuse, n'attend qu'une occasion pour faire valoir ses droits, et Clamart entend bien ne laisser usurper par quiconque la suprématie que lui ont valu dans le royaume des petits pois ses efforts laborieux.
Montreuil, pays des pêches succulentes, et Montmorency, pays des cerises, sont auant de petits noyaux prêts à une résistance éternelle. Amiens et Pithiviers se feront hacher comme chair à pâté plutôt que de renoncer à leurs antiques prérogatives. Bar-le-Duc, le fief des confitures, parle d'aller mettre en compte les confitures déloyales. Orléans, qui sauva Jeanne d'Arc, défend son vinaigre, et Rouen, qui la brûla, son sucre de pomme !
Un peu nonchalant, comme il convient à un pays dont l'escargot est la spécialité, la Bourgogne s'insurge elle aussi contre les procédés des déveurs de mollusques sans race !
Quant aux fiefs fromagers, ils sont à cause de la concurrence malhonnête que leur font les fabricants de fromages apocryphes, dans un état de fermentation extraordinaire ! La Brie, qui si longtemps coula des jours heureux, demande, elle aussi, la délimitation précise de ses anciennes frontières, cependant que hors d'eux-mêmes, Roquefort s'agite et que Camembert se met en marche !

Miguel Zamacois.
LA VIE DE PARIS
Les « Uns » et les « Unes »
Ce n'est pas sans émotion que je pénétrai naguère dans la Société des « Uns », dont l'habileté de mon ami Laisant m'avait ouvert les portes. Pensez donc que chacun des membres doit y être unique en son genre, et bénéficier du précieux honneur de représenter à lui seul toute une branche d'art, de science ou de littérature !
En entrant dans ce cénacle, je me faisais l'effet de ce brave bourgeois du premier acte de Cyrano, désignant à son fils avec un ébahissement respectueux les noms des Immortels d'alors, dont pas un ne mourra, disait-il avec conviction, mais dont la plupart, à vrai dire, sont aujourd'hui totalement inconnus.
Certes, les « Uns » n'ont pas la prétention d'être tous immortels ; ils ont celle beaucoup plus justifiée de réunir, dans un but commun d'entraide, d'échange d'idées, de causeries familières, donc d'autant plus fécondes, des hommes venus de quatre coins de la pensée et communicant dans le même culte de l'ideal scientifique, artistique ou littéraire !
Leurs banquets sont des agapes de sages, ou, comme aux temps bémis de la Grèce et de Rome, le tour de parole ramené d'agréables et dispersés entretiens sur les sujets les plus variés.
Les genres s'y marient agréablement, et chacun à son gré fait profiter ses confrères de sa compétence spéciale ou plus volontiers encore, sortant de sa grébe quotidienne si dorée soit-elle, s'évade vers des régions sereines dont sa profession ne lui permet que rarement l'accès !
Certes, des savants y parlent science, des médecins ou des psychologues de médecine ou de psychologie. Mais, plus souvent aussi, des avocats, des médecins ou des officiers s'y exercent dans la langue des dieux, des artis-

tes s'y révèlent philosophes, et des philosophes dissertent agréablement sur l'art. Tous les sommets de la pensée ne se rejoignent-ils pas, d'ailleurs ? Et je n'avais pas tort, en vous parlant des « Uns », d'évoquer les entretiens de Socrate et les dialogues de Platon, où, dans une langue choisie, tous les hauts sujets d'art, de science ou de philosophie étaient tour à tour abordés.
Un tel exemple devait être contagieux. J'appris ce soir-là que les « Uns » possédaient une sœur cadette, déjà robuste du lait de sa nourrice, fondée sur les mêmes principes et participant de cette même conception à la fois idéale et pratique. Et cette société, loin d'adopter ce féminisme rébarbatif qui voit en tout homme l'ennemi héréditaire, ouvre volontiers ses réunions mensuelles aux représentants de l'autre sexe et en particulier à ses amis et alliés : les « Unes ».

C'est à ce titre que j'eus l'avantage de pénétrer dans cette assemblée des femmes savantes, revendiquant hautement leurs diplômes, leurs titres artistiques et littéraires, leur haute valeur intellectuelle. Mieux, je dois le dire, tout à fait exempt de pédantisme. Car tous ceux qui suivent avec intérêt l'évolution de la femme moderne savent combien le type suranné des Philamènes et des Bélises convenait à se faire rare, au grand avantage du féminisme moderne. Et ce sera la tâche du théâtre contemporain de mettre en scène ces femmes nouvelles, princesses de science ou de lettres, du pinocau ou de la palette, mais simples parce que sûres de leur valeur reconnue et de leur place conquise par la force du travail et de la volonté.

Ce soir-là, je coudoyai chez les « Unes » des avocates, des doctresses, des romancières et des artistes de toutes les branches de l'activité, depuis la musique, la sculpture, la peinture et l'aquarelle jusqu'à la reliure d'art, cette profession délicate renouvelée de nos grands siècles classiques et bien digne d'attirer la finesse et la fantaisie gracieuse d'une main de femme.

J'y assistai à une soirée dont les « Unes » firent tous les frais. J'y applaudis de grands talents déjà connus et salués par le public : Mme Mortagne, un contrat que réclame le théâtre ; Mlle Juliette Laval, la violoniste, Mlle Marguerite Achard, la harpiste, deux virtuoses de nos grands concerts. J'y entendis même de la bouche de l'inventrice l'exposé d'une science nouvelle, quoique ayant des racines profondes dans le passé : la typologie, ou la science du type humain.

Je vous laisse à penser si cette très suggestive séance me mit en goût d'avoir sur la société des « Unes » de plus amples renseignements.
Je les obtins de la présidente, Mme Robert Méricain, femme de l'escrimeur connu, et elle-même staturaire et médaillée de grand talent. J'y appris que le but de la société était d'organiser les femmes de l'élite, de substituer dans ce but à l'égoïsme souvent trop développé des artistes les vrais principes de la solidarité qui apprend dans la nature comme dans la vie que des forces semblables sont faites pour se joindre, non pour se détruire.

On me cita les ouvrières de la première heure, celles qui ayant été à la peine — car les débuts furent difficiles — méritent aujourd'hui d'être à l'honneur : Mme Desfossez-Dalloz, l'éminente philanthrope, femme du très distingué directeur du Monde illustré ; Mme Possier, et toute une phalange de vaillantes femmes. On m'y montra toutes les catégories sociales, très dignement représentées : la mère de pie par la doctresse Bienaimé Bojerno, le barreau par la gracieuse et disert Mme Miropolski, les arts par Mme Stella Samson et Mme Robert Méricain déjà nommée. J'en passe à mon grand regret ; mais ce qu'il faut dire, c'est que chaque victoire féminine, souvent chèrement gagnée, trouve dans la Société des « Unes » son retentissement et sa consécration. C'est ainsi qu'un nombre des sociétaires relève le nom de la bibliothécaire de l'Association des étudiants, et, parmi d'autres, celui d'une fonctionnaire, non pas la petite fonctionnaire illustrée par Capus, mais d'une attachée de cabinet en passe de devenir sous-préfet, si elle suit la carrière fleurie réservée à ses collègues masculins !

Et ceci m'a remis en mémoire le temps si proche et pourtant si lointain où les étudiants de toutes les facultés manifestaient contre leurs collègues féminins. Etudiants en médecine contre l'admission de la première femme interne, étudiants des beaux-arts contre la première femme admise en loge, étudiants de Sorbonne même pour se réserver la prérogative des premiers bancs dans leurs amphithéâtres ! Heureuse et rapide évolution des mœurs masculines, que des sociétés comme celles des « Unes » ne peuvent qu'accélérer davantage. Elles montrent aux hommes, si difficiles à convaincre, qu'ils n'ont, dans les femmes de l'élite, ni des ennemies ni des rivales, mais des alliées, des associées, d'aimables et gracieuses confrères.

L'Union des « Uns » et des « Unes » est le gage de cette bonne entente et de cette alliance durable et cordiale.
Maurice Wolff.
Échos
La Température
Hier, pendant la matinée, c'est-à-dire de huit heures à dix heures, on a observé une légère chute de neige dont les flocons rares et espacés ne laissaient aucune trace en tombant sur le sol. Le ciel présentait bientôt de larges éclaircies et le reste de la journée se passa sans neige et sans pluie. Mais la température s'est abaissée : les minima n'ont pas été inférieurs à 2° au-dessous de zéro le matin ; à cinq heures du soir, le thermomètre marquait 4° au-dessus. A midi, la pression barométrique était de 763mm. On notait hier matin, en Bretagne et en Gascogne, 768mm. Des pluies sont tombées sur le nord et le centre de l'Europe. En France, il a plu à Charleville et à Besançon.
La température a monté fortement sur l'Europe centrale. On notait, au-dessous de zéro, 5° à Toulouse, 5° à Clermont ; dans nos stations élevées, 11° au Puy de Dôme et au pic du Midi, 14° au mont Agnion.
En France, la température va rester un peu

basse ; quelques chutes de neige sont encore probables dans l'Est.
La température du 31 janvier 1909 était, à Paris : 2° au-dessous de zéro le matin et 3° au-dessus l'après-midi ; baromètre : 767mm ; (pais brouillard).
Nice. — Température : à midi, 14° ; à trois heures, 13°.
Monte-Carlo. — Température : à midi, 19°. Belle journée ensoleillée.
Du New York Herald :
A New-York : Temps nuageux. Température : maxima, -2° ; minima, -3°. Vent nord-ouest frais.
A Londres : Temps couvert, ondées. Température : maxima, 4° ; minima, 2°. Vent ouest-nord-ouest faible. Baromètre : 763mm.
A Berlin : Neige. Température (à midi) : 0°.

A Travers Paris
S. M. le roi Edouard VII a voulu, lui aussi, comme les souverains d'Autriche, de Russie, d'Allemagne, d'Espagne et d'ailleurs, donner à la reine Hélène d'Italie une marque d'admiration pour l'œuvre de courage et de charité qu'elle a su accomplir auprès des victimes du tremblement de terre de Messina. Il lui a adressé la médaille royale de la Croix-Rouge anglaise.
La France sera-t-elle la dernière à faire le geste courtois dont nous avions suggéré l'idée au gouvernement ?...

Chantecler.
Notre Directeur a reçu la lettre suivante :
31 janvier 1909.
Cher monsieur Calmette,
Depuis deux jours, on a imprimé, et l'on imprime encore les versions les plus fantaisistes relativement à la future interprétation de Chantecler. Nous tenons à dire, tant au nom de M. Edmond Houdart qu'au nôtre, que si l'est exact que nous ayons eu à ce sujet trois entretiens très sérieux, aucune décision n'a été prise encore. Soyez persuadé, cher monsieur Calmette, que nous aurons une décision définitive prise, nous nous empresserons de la faire connaître au public par la voie de la presse.

La consigne.
— Quand même vous seriez le Petit Caporal, vous ne passeriez pas !...
Une attitude pareille, et qui rappelle très bien celle du soldat de Napoléon, a été prise, ces jours-ci, par un sergent de ville espagnol.
Le roi Alphonse et la reine Victoria se rendaient, en automobile, chez la marquise de Monistrol. Le chauffeur entra dans une rue qui est interdite à cette locomotion. Un sergent de ville lui barra le chemin, de la façon la plus préemptoire. Et le chauffeur d'épiloguer, arguant les privilèges royaux. Le sergent de ville ne broncha pas ; il ne connaissait que la consigne qu'il avait reçue et il menaça de dresser procès-verbal. Le chauffeur en fut pour son éloquence.

Alors, le Roi descendit de voiture et complimenta le brave homme qui faisait son devoir avec tant de stricte vigilance. Il invita la Reine à descendre elle-même ; il lui offrit le bras. Et le couple royal se rendit à pied chez la marquise de Monistrol.
C'est une gentille histoire, et qui invite les sujets d'un roi si respectueux de la consigne à être de bons citoyens qui ne se révoltent pas contre les lois.

Au moment où elle célébrait hier le centenaire de son fondateur, l'Association Haiy pour le bien des aveugles recevait notification d'un legs de quinze mille francs fait en faveur de son œuvre par Mme veuve Blanquet, dont nous annoncions récemment la mort.
M. Cruppi, qui fut, on le sait, un des premiers à s'intéresser aux expériences d'aviation, présidera vendredi une séance que la Société des ingénieurs civils de France consacra, en son hôtel de la rue Blanche, à la science nouvelle.

Le musée de l'armée a reçu une curieuse pièce, qu'il sera malheureusement difficile d'exposer, mais que nous avons, du moins, pu examiner dans son magasin de réserve.
Il s'agit d'un cheval naturalisé de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>, provenant des collections de la Société d'histoire naturelle de Manchester, qui l'avait offert, sous le second Empire, à l'Etat français pour le musée des souverains.
Divers documents l'authentifient et semblent indiquer que ce cheval d'armes fut monté par Napoléon, sans toutefois préciser au cours de quelles campagnes. La robe est blanche et mouchetée de taches brunes, la tête très fine, la jambe très nerveuse. Sur la cuisse gauche, on voit un N couronné, très distinctement marqué au fer dans le poil.

Malheureusement la naturalisation a été imparfaitement exécutée, et ce cheval d'armes de l'Empereur, qui eût constitué une pièce de collection si intéressante pour le musée de l'armée, n'est guère présentable. On le conservera en tout cas avec le plus grand soin dans les réserves de ce musée.
La bibliothèque de l'Institut vient de s'offrir le luxe de deux vitrines de médailles, qui contiennent les plus belles œuvres de Roty et de Chaplain ; trappées à la Monnaie.
Ces vitrines ont été placées sur la fameuse table historique du conseil des

ministres, autour de laquelle se réunissent et discutent sur les affaires de l'Etat les ministres de Louis XVI, et qui ne servait plus, depuis de longues années, qu'au triage des livres demandés ou restitués à la bibliothèque par les membres de l'Institut.

Le voisin de la Grande-Duchesse.
Les hasards de la vie parisienne causent parfois de bien étranges rapprochements.
M. Deibler, l'homme du jour, quitte sa villa de Billancourt et va habiter un petit hôtel qu'il s'est fait construire, à Auteuil, sur l'avenue de Versailles, au bord de la Seine.

Or cet hôtel est voisin de celui où s'est retirée depuis de bien longues années la charmante cigale, la divette endiablée qui fut jadis la joie du théâtre parisien et qui fit courir le monde entier aux Variétés ; la disparue, mais inoubliable Hortense Schneider.
La grande-duchesse de Gêrolstein voisine du bourreau de Béthune l'opérette et le drame séparés seulement par un jardin, ou dans quelque temps les violettes préluèderont, en lever de rideau, au printemps !

Ce soir, aux Folies-Bergère, débuts de Claudius le célèbre comique, dans une scène nouvelle spécialement ajoutée pour lui dans la revue. Claudius vient apporter un nouvel élément de succès à la triomphale revue de P.-L. Flers qui, de l'avis de tous, est le clou de la saison. A la liste déjà incomparable de vedettes qui réunissent les noms de miss Campbell, Marthe Lelandu, Pougard, Maurer, Morton et Marie Marville vient donc s'ajouter à partir d'aujourd'hui le nom de Claudius !...

Un geste d'audace vient de valoir à F. T. Marinetti les honneurs de la caricature dans les principaux organes humoristiques d'Italie. Comme il advient souvent à son illustre compatriote d'Annunzio, Marinetti n'a pas eu le don d'être compris du public devant lequel se présentait pour la première fois à Turin sa pièce : *Souvent femme varie*. Ce n'est pas impunément, en effet, qu'un talent aristocratique comme celui du poète de la *Coquette des Etoiles* en appelle aux intelligences médiocres. On le lui fit bien voir. Dès les premières scènes, les sifflets et les bruits les plus invraisemblables saluèrent l'œuvre nouvelle. Les partisans de Marinetti ripostèrent par leur enthousiasme. Il y eut des bagarres et deux corps à corps, si bien que l'auteur, poussé à bout, parut soudain à la rampe pour exprimer son mépris à la foule hurlante. Ce geste crâne fut aussitôt le motif de nouvelles querelles parmi les spectateurs ; des pugilats s'en suivirent, si bien que par mesure d'ordre public, la pièce fut interrompue à Turin ; mais aussitôt trois nouvelles compagnies ont demandé à l'auteur l'autorisation de la monter, ce qui prouve qu'un beau feu est parfois plus glorieux et plus profitable qu'un succès médiocre.

Il n'est pas mort !
Qui ? Mais le rire, le bon et franc et large rire qui dilate les rates et fait trouver la vie belle ! O l'olympia va le définir ce soir le monopole avec « Une Heure de rire », un changement de spectacle avec des attractions qui sont le dernier cri de la fantaisie comique au monde. Ajoutez au programme, la troupe impériale de Chine Tankwaï, la revue 1909 ! *Des femmes !... rien que des femmes !...* avec les étoiles Dancrey, Allems, Foscolo, Paleari, Barkis, Footitt et sa famille, un grand ballet, *Trianon*, et vous aurez une faible idée du spectacle offert par MM. de Cottens et Marinelli ce soir aux Parisiens de Paris et à la colonie étrangère.

Hors Paris
Le langage des singes.
Le fameux professeur Richard L. Garner, de l'université de Chicago, qui depuis plusieurs mois vivait retiré dans les forêts du Congo français pour y apprendre le langage des singes, vient de donner de ses nouvelles. Elles sont d'ailleurs excellentes et nous apprennent que les singes parlent. Langue très concise, parait-il, dont le savant compte bien nous donner prochainement un véritable lexique. Il a noté les sons, sans signification littérale, qui expriment la colère, la crainte, la sympathie, l'appel de la mère à ses petits, leur réponse ; il a pu enregistrer enfin un certain nombre de mots qui lui permettent, à la stupéfaction aussi profonde que compréhensible des indigènes, de tenir des conversations avec ses amis de la race simiesque.
Pour exprimer la faim, les singes prononcent *« Ou-ou-ou-ou »* se traduit par *« Ourh »* ; « I », par *« Kih »* ; celui de prendre la poudre d'escampote.

« Une brève échéance, les explorateurs du Centre africain ne seront plus embarrassés pour demander leur chemin.
Nouvelles à la Main
— MM. Sembat et Turot, députés, ont organisé hier une réunion où l'on a parlé en faveur des embellissements de Paris.
— M. de Pontich était-il convoqué ?
— A ce propos, où en est l'enquête au sujet des neiges parisiennes ?
— L'administration s'est justifiée. Tout le mal venait d'un employé distrait. Chargé de commander le sel nécessaire à la voirie, il s'était trompé et avait commandé du sucre en poudre.
— Alors...
— D'ailleurs, rassurons-nous. Grâce aux efforts de M. de Pontich, le service

d'enlèvement de la neige à Paris sera réorganisé avant un mois.
— Et assuré ?
— Pour tout le printemps, tout l'été et tout l'automne.
Le Masque de Fer.

Fantaisies parisiennes
LE RETOUR DE LÉGITIMIS
(M. Légitimus vient de s'embarquer pour la France...)
Ainsi vous reviendrez dans votre capitale, Sans tressailler, sans fureur, sans lazzi, sans brocard. Trainé par huit chevaux sous l'Arche colossale En habit de brocart !
Vous vous dirigerez par les Champs-Élysées, Sans un envol de fleurs, à la voix du canon, Dans un chemin de gloire aux maisons pavisées, Vers le Palais-Bourbon !
Vous entrez — enfin ! — dans le sacré domaine, Précédé gravement par messieurs les questeurs, Comme un triomphateur de l'époque romaine Entouré de licteurs !
Pendant que les braves partent en rafale, Et que vous souriez d'un sourire ingénu, Caillaux entonnera sa marche triomphale : *Salut au Revenu !*
Alors, vous rappelant la noble parfumée Où vous vous ôtiez, ô noble enfant de Cham, Vous lancerez à vent l'apostrophe enflammée : « Quo... quo... non ascendam ? »
Puis, un jour, vous irez, ô fils de la Savane, Au milieu des Savants, des Justes, des Héros, Sous le dôme ennobli par Puvis de Chavanno Goûter le grand repas !
David-Léon.

Les Chemineaux de la R. P.
(De notre envoyé spécial)
Lille, 31 janvier 1909.
Les « Chemineaux de la R. P. », ce sont les valeureux pèlerins qui, depuis un an, à travers la France, vont exposer aux électeurs les bienfaits de la représentation proportionnelle et, sous leurs yeux, en démontent le simple mécanisme ; et c'est le plus intrépide d'entre eux, leur chef et leur animateur, le distingué M. Charles Benoist, président du groupe parlementaire de la réforme, qui leur a donné en baptême ce pittoresque surnom.

Ils étaient aujourd'hui à Lille, et je leur dois un spectacle émuovant et rare. C'est d'abord celui qui, sur une même estrade, montra, assis côte à côte, des hommes que nous voyons, dans les combats quotidiens, jetés par la politique les uns contre les autres, et qui n'ont pas une parole commune, qu'ils discutent d'instruction publique, de religion, d'armée, de guerre marocaine ou de liberté de conscience. Ce sont des libéraux, des progressistes, des radicaux, des radicaux-socialistes, des socialistes. C'est M. Denys Cochin, M. Etienne Flaminio, M. d'Estournelles de Constant, M. Dansette, M. Maurice Colin, M. Delory, M. Al. Varenne, M. Albert Wilms, à côté de qui viennent s'asseoir M. Vandame et M. Jules Guesde, M. Pierre Baudin devant être parmi eux, mais il est souffrant ; M. Paul Deschanel est retenu par l'événement d'un congrès de mutualité ; M. Aynard est indisposé, mais il télégraphie pour exprimer ses regrets de n'être pas présent, et il ajoute « qu'il est plus que jamais attaché à la représentation proportionnelle ».

Cette troupe brillante a pour guide un homme que possède une âme d'apôtre, et de qui toute la vie politique, il le proclamé, n'a point d'autre objet que d'organiser selon la vérité un suffrage universel inorganique et de faire de la « souveraineté nationale » une réalité vivante. Si c'est un miracle d'y réussir, M. Charles Benoist, n'en doutez pas, accomplira ce miracle, et nous en avons pour garant celui que voici : la réunion de tous ces antagonismes.
Successivement, selon leur éducation, leur culture, leur tempérament, ces hommes tiennent le même langage. C'est, disent-ils, une mission de justice et de loyauté qui les assemble.

« Je ne suis ici, fait M. Denys Cochin, que pour affirmer, par ma présence, qu'il est, au-dessus des querelles de la politique, de grandes causes capables de réunir des hommes de tous les partis. »
« Adversaires nous étions hier, affirme de son côté, M. Albert Wilms, socialiste unifié, adversaires nous redevenons demain. »
Mais quelque chose est plus remarquable encore que de grouper sur une estrade des politiques tenus par la vie parlementaire à la réciprocité de relations courtoises ; c'est, observe justement M. Varenne, de réunir pour les entendre des milliers d'électeurs venus de tous les partis, et qui, d'un commun accord, conservateurs libéraux et socialistes internationalistes, déposent au seuil de la salle les passions de leurs cœurs.

Voilà pourtant ce que je viens de voir. Le vaste hippodrome de Lille, emplis jusqu'au faite ; dix discours ardents ou pas une parole, cependant, ne fut ni discordante ni agressive contre les personnes ; un auditoire recueilli, silencieux, attentif, peu à peu conquis par la clarté de la démonstration, et qui, durant trois heures et demie, ouvre ses oreilles sans une impatience ni une défaillance ; toute la véhémence des orateurs employée à convaincre, non à passionner, et y réussissant ; un Jules Guesde approuvant un Denys Cochin, un Wilms soutenant, applaudit par un Charles Benoist ; M. d'Estournelles de Constant acclamé, quand il s'écrit : « Nous triompherons malgré les résistances, malgré le Parlement lui-

Vertical text on the left margin containing various numbers and small text fragments.

Vertical text on the right margin containing various numbers and small text fragments.



# L'École des snobs A l'église

Par FORAIN



— Venez-vous au lunch?  
— Ah! non! Je ne veux pas être obligé de recevoir à mon tour ces gens-là chez moi.

chiffres dont le ministre des finances s'est servi.

Considérons d'abord le revenu de 60,000 francs pris comme exemple par M. Caillaux; choisissons-le dans la cédule agricole, c'est-à-dire là où les revenus sont visibles.

Aujourd'hui, un agriculteur qui se trouve à la tête d'une exploitation d'un revenu net imposable de 60,000 francs acquitte les sommes suivantes comme impôts d'Etat :

4 65 0/0 sur un revenu de 60,000 fr.....Fr.	2.790
Portes et fenêtres et mobilière sur le revenu précédent 0 9 0/0.....	540
Ensemble des impôts d'Etat.....Fr.	3.330

Que payera-t-il demain, lorsque le projet Caillaux sera voté et en admettant même qu'en présence du déficit que nous avons signalé sur les projets primitifs, on ne relève pas les taux prévus à l'article 67? Voici :

4 0/0 sur les 4/5 de 60,000 francs, soit sur 48,000 francs.....Fr.	1.920
3 0/0 sur 39,466 francs de prétendus bénéfices agricoles, et.....	1.175
Impôt complémentaire sur 48,000 fr. 39,466 soit sur 87,466 fr.....	3.108
Ensemble des nouveaux impôts d'Etat.....Fr.	6.203

Ainsi donc, aujourd'hui, ledit agriculteur paye comme impôts d'Etat 3,330 francs; il paiera demain 6,203 francs. Ce sera donc pour lui une augmentation de 2,873 francs et non pas seulement de 1,500 francs, comme l'affirmait jeudi à la tribune M. Caillaux.

Et il ne s'agit là que des impôts d'Etat. Nous verrons plus loin la nouvelle surcharge qui lui incombe du fait des impôts départementaux et communaux.

Passons maintenant à l'exemple du revenu de 100,000 francs cité par le ministre des finances dans la même séance :

Aujourd'hui :	
4 65 0/0 sur 100,000.....Fr.	4.650
Portes et fenêtres et mobilière sur ce revenu.....	900
Ensemble des impôts d'Etat.....Fr.	5.550
Demain :	
4 0/0 sur les 4/5 de 100,000, soit 80,000.....	3.200
3 0/0 sur 65,833 de prétendus bénéfices agricoles.....	1.975
Impôt complémentaire sur 80,000 + 65,833 soit sur 145,833.....	6.791
Ensemble des impôts d'Etat de demain.....Fr.	11.966

Ainsi aujourd'hui 5,550 francs; demain 11,966. Soit en plus 6,416 francs. Ce qui n'empêche pas M. Caillaux de prétendre que le contribuable en question ne sera surchargé que de 3,000 à 3,500 francs en moyenne.

Le ministre des finances ne se trompe seulement que du simple au double.

Voilà pour les impôts d'Etat, qui, pour l'agriculture, ne représentent en général que les deux cinquièmes des impôts

qu'elle paye à l'Etat, au département et à la commune.

En veut-on la preuve?

Impôts d'Etat : foncier non bâti..... 121.520.336  
Impôts départementaux et communaux 156.732.300

La proportion entre les impôts d'Etat et les impôts communaux et départementaux est donc de 1 à 1,3.

Appliquons cette proportion aux deux exemples choisis par M. Caillaux et nous arriverons aux chiffres suivants :

IMPOTS ACTUELS

Revenu actuel de 60,000 francs : Etat, 3.330 francs; Départements et Communes, 4.329 francs. Total : 7.659

Revenu actuel de 100,000 francs : Etat, 5.550 francs; Départements et Communes, 7.215 francs. Total : 12.765

IMPOTS DE DEMAIN

Revenu de 60,000 francs : Etat, 6.203 francs; Départements et Communes, 8.067 francs. Total : 14.270

Revenu de 100,000 francs : Etat, 11.966 francs; Départements et Communes, 15.555 francs. Total : 27.521

Augmentation

Globale pour 60,000 fr.....Fr. 6.611  
100,000 fr..... 14.746

soit 86 0/0 d'augmentation dans le premier cas, et 116 0/0 dans le second.

Voilà la vérité de demain, vérité que M. Caillaux cherche à cacher en refusant systématiquement de traiter la question des centimes départementaux et communaux.

Cette vérité, il ne faut pas que la majorité qui suit aveuglément le ministre des finances se figure qu'elle n'éclatera pas à tous les yeux.

Oui, nous le répétons, la loi Caillaux avec ses cédules et son impôt complémentaire nous mène à ceci : c'est qu'à un revenu agricole de 60,000 francs on va demander demain 12,470 francs d'impôts, c'est-à-dire le QUART, et que sur un revenu agricole de 100,000 francs on va prélever jusqu'à 27,521 francs, c'est-à-dire près de 28 pour cent!

Et il ne s'agit là que des revenus *visibles*, impossibles à dissimuler.

Conséquences : près du tiers de la surface cultivée en France va se trouver grevée de charges supplémentaires allant de 15 à 20 francs l'hectare. Et c'est précisément celle qui produit la majeure partie du blé et du sucre que nous consommons.

Devant de pareilles charges, ou bien les cultivateurs désertent la charrue, ou bien, à l'abri des tarifs de douane qui empêchent l'importation du sucre et du blé, on relèvera les prix intérieurs de ces denrées de telle façon qu'en dernière analyse l'impôt Caillaux aboutira pour les classes populaires au renchérissement de ces deux objets de première nécessité.

Peut-être alors s'apercevra-t-on que c'est M. Caillaux surtout qui mériterait d'être appelé le ministre du pain cher.

Auguste Avril.

## L'INCIDENT De Pressensé-Clemenceau

M. Clemenceau, président du Conseil, vient de répondre par la lettre suivante à celle que lui adressait hier M. de Pressensé et dont nous avons reproduit les principaux passages :

31 janvier 1909.

Monsieur le député,

Je vous dois une réponse. Je vous la donne avec plaisir.

En ce qui concerne votre duel ou plutôt votre absence de duel avec M. Maurice Barrès, si je vous ai conseillé de ne pas insister sur ce souvenir, c'est que j'estime peu glorieux d'adresser à un homme l'outrage le plus infamant, de le menacer par surcroît d'une correction manuelle, quand on est voué, par une infirmité physique, à l'impunité.

Je ne sais pas ce que vous voulez prouver par les témoignages auxquels vous faites appel puisqu'il n'est besoin que de consulter le procès-verbal de la non-rencontre pour établir la matérialité des faits.

Vous avez insulté M. Barrès, vous l'avez menacé de voies de fait, et quand, m'ayant pris pour témoin, vous m'avez déclaré que votre bras droit était hors de service, vous avez mis les quatre témoins et votre adversaire lui-même dans l'impossibilité de donner à votre provocation la suite qu'elle comportait sans en courir devant les tribunaux une inacceptable responsabilité.

Cette responsabilité, les quatre témoins se sont débattus pendant deux jours pour essayer d'y échapper. Sans doute l'arbitre vous a permis l'usage de la main gauche. Mais s'il vous avait vu, comme moi, sous les armes, il aurait constaté que, main gauche ou main droite, il y avait pour vous même péril de choquante inégalité.

Malgré tout, malgré le sentiment du devoir envers un compagnon de lutte, je vous ai conduit jusqu'à l'impossible combat sans que vous ayez manifesté d'autre désir (je vous dois ce témoignage) que celui de vous y présenter. Un mot de votre adversaire, qui renonçait spontanément à vous demander satisfaction, nous a heureusement libérés.

De tout cela, je conclus que lorsqu'on est impotent (ce n'est pas sans désoléant que d'être vieux), on doit s'abstenir de faire le bravahe et de provoquer un homme auquel on est hors d'état d'accorder la réparation qui lui est due.

Pour ce qui est du document dont j'ai donné lecture à la tribune, je vous témoignerai ma surprise de vos prétendues rectifications si rien de vous ne pouvait m'étonner.

Vous m'écrivez textuellement que le document dont j'ai fait usage est d'une *inexactitude grossière*, et quelques lignes plus bas vous m'informez qu'il émane de la section de la Ligue des Droits de l'Homme de Clermond-Ferrand. C'est même sur ce dernier fait que vous vous fondez pour essayer de le répudier dans la mesure où vous croyez pouvoir le faire.

Il n'y a qu'un malheur, c'est que ce document, que vous m'accusez d'avoir ramassé au hasard et sans esprit critique, je l'ai trouvé

dans le *Journal officiel* — Compte rendu de la séance de la Chambre des députés du 19 juin 1903.

Or, vous étiez présent, monsieur, quand M. Renault-Morlière en donna lecture à la tribune. C'était l'heure, n'est-il pas vrai, d'exercer votre esprit critique, de prononcer le discours que nous n'avons entendu que cinq ans plus tard et de rejeter loin de vous des idées qu'aujourd'hui vous condamnez avec tant de sévérité.

L'avez-vous fait? Vous y songiez si peu que, par une interruption caractéristique, vous avez signifié clairement à la Chambre que, loin de désavouer une section de la société dont vous étiez vice-président, vous partagiez les opinions de la majorité qui se plaignait de voir des officiers républicains persécutés par des chefs cléricaux.

D'ailleurs, vous avez fait mieux encore. Vous avez voté avec la majorité l'ordre du jour de M. Guzy qui invitait le gouvernement à faire respecter la République (et ses lois, je suppose), par l'armée. Et vous ne pouvez ignorer rien de cela puisque M. Cécaldi, vendredi, a pris soin de vous le rappeler.

Vous voyez qu'en ce temps-là, monsieur, nous étions du même côté de la barricade. Seulement vous avez fait depuis lors la volte-face que, par une inconscience admirable, vous avez essayé de mettre à mon compte et vous voilà maintenant de l'autre côté.

Vous cela vous ennuit et que vous cherchez quel'un contre qui pester, il n'y a rien de si naturel. « La girouette grince mais elle tourne », dit un vieux proverbe français. A ce double phénomène, monsieur, je ne puis rien changer.

Veuillez agréer, monsieur le député, l'assurance de ma haute considération.

G. CLEMENCEAU.

Si, après cette lettre, M. de Pressensé veut encore saisir la Chambre de l'incident, c'est à la séance d'aujourd'hui, qu'il présentera ses explications.

A. A.

## LES COLONIES

La mort de M. Bonhoure

Le ministère des colonies a reçu samedi soir la dépêche suivante :

Saigon, 30 janvier.

M. Bonhoure, gouverneur de la Cochinchine, a été trouvé mort ce matin, dans son lit, le crâne trépané d'une balle.

L'enquête à laquelle il a été procédé immédiatement et les résultats de l'autopsie ne permettent pas de douter que M. Bonhoure se soit suicidé.

Ce suicide est expliqué par l'état de neurasthénie aiguë dans lequel le gouverneur de la Cochinchine se trouvait depuis quelques mois.

On croyait à un énévrement produit par l'attente d'un congé qu'il devait prendre le 6 mars prochain.

L'émotion est profonde dans le public en raison des sympathies unanimes et des amitiés nombreuses que M. Bonhoure avait su gagner en Cochinchine.

M. Klobukowski, gouverneur général de l'Indo-Chine, a interrompu son voyage et se rend directement à Saigon.

Au sujet de ce mystérieux suicide, M. de Lanessan dont Alphonse Bonhoure fut le secrétaire, écrit dans le *Sicéte* :

J'ai lu la confession des douleurs intimes que cet homme, essentiellement doux, pacifique, aimant les Annamites et aimé par eux, avait ressenties le jour où il dut donner à nos troupes l'ordre de réprimer par la force des troubles dont la cause principale résidait dans les fautes commises par la France. Sa conscience lui disait qu'il n'était pas sorti des limites de son devoir, mais son cœur lui faisait craindre qu'il eût usé de trop de rigueur.

Son exquise sensibilité dut, ensuite, être cruellement blessée, lorsque les Européens de l'Anou, trop émus par une tentative d'empoisonnement dirigée contre nos soldats, envahirent le gouvernement en réclamant, sur l'heure, des fêtes que la justice seule avait le droit de faire tomber, et essayant de lui faire perdre, par des cris de mort, le sang-froid dont ne doivent jamais se départir les hommes auxquels incombe la redoutable responsabilité de l'emploi de la force.

## Les Mutualistes

Deux chefs d'Etat à la Sorbonne

Sans tapage, avec une noble persévérance et la plus admirable méthode, les mutualistes continuent de travailler, et de bien travailler. Samedi matin s'ouvrait, au Musée social, sous la présidence de M. Léopold Mabileau, l'assemblée générale de leur Fédération, où étaient entendus les rapports du dévoué secrétaire général de l'œuvre, M. Jean Hébrard, du trésorier et de la commission de contrôle. Un certain nombre de questions, intéressant la vie intérieure de l'œuvre, et la création d'une organisation mutualiste internationale étaient discutées; et la Fédération consacrait un après-midi à l'examen du projet des retraites ouvrières et des conditions dans lesquelles elle estime que pourront utilement s'associer l'effort de l'initiative privée (que les mutualistes représentent) et l'action de l'Etat.

La séance solennelle, qui marque l'ordinaire la clôture de ces congrès, avait lieu hier, à deux heures et demie, en Sorbonne, au milieu d'une affluence extraordinaire.

Dès deux heures, le grand amphithéâtre est bondé, et la foule, qui se presse dans les couloirs, assiege les portes de toutes parts, en rend bientôt l'accès impossible aux retardataires!

Plus de six mille personnes sont là, guettant avec curiosité l'entrée de M. Fallières, par qui la séance doit être présidée; de S. A. S. le prince de Monaco qui, très dévoué aux idées mutualistes, a promis de se rendre à l'invitation de la Fédération nationale; et de M. Emile Loubet.

Les musiciens de la garde républicaine sont à leur poste. A deux heures et demie, un signal est donné. *Marseillaise*. Tout le monde est debout. Par la petite porte latérale de l'amphithéâtre, le cortège officiel fait son entrée.

Le Président de la République et le prince Albert de Monaco paraissent les premiers. M. Emile Loubet marche après eux. Et voici, à leur suite :

MM. Antonin Dubost, président du Sénat; Henri Brisson, président de la Chambre des députés; Clemenceau, président du Conseil; Ruau, ministre de l'Agriculture; Millies-Lacroix, ministre des colonies; Viviani, ministre du travail; le prince de Radolin, ambassadeur d'Allemagne; Naldow, ambassadeur de Russie; White, ambassadeur des Etats-Unis; le comte Gallina, ambassadeur d'Italie; Naoum-pacha, ambassadeur de Turquie; Kurino, ambassadeur du Japon; le général Dalstein, gouverneur militaire de Paris; Mollard, directeur du protocole; Liard, recteur de l'Université de Paris; de Selves, préfet de la Seine; Lépine, préfet de police; Hennion, directeur de la Sécurité générale; Masclé, directeur de la Mutualité; Laurent, secrétaire général de la préfecture de la Seine; Delator, directeur de la Caisse des dépôts et consignations; Chérioux, président du Conseil municipal; Adolphe Carnot, de l'Institut; et de nombreux membres du Parlement: MM. Charles Dupuy, Ribot, Foincaré, Paul Strauss, Lourties, Ferdinand Dreyfus, Cordelet, sénateurs; Paul Deschanel, Millerand, Jules Siegfried, Bignon, Pichery, Raiberti, Guillemet, députés, etc.

L'estrade est pleine, et là comme dans la salle un grand nombre d'invités devront écouter debout les cinq discours qui composent tout le programme de la séance.

Le premier est prononcé par M. Léopold Mabileau, président de la Fédération nationale; le second par M. Lourties, ancien ministre, vice-président du Conseil supérieur de la Mutualité. Les deux orateurs, — l'un avec cette verve élégante que les mutualistes applaudissent toujours avec tant d'orgueil, l'autre avec cette bonhomie passionnée qui a son charme aussi — ont, une fois de plus, décrit l'œuvre et fait acclamer son programme de sagesse, de parfaite raison appliquée.

M. Viviani parle ensuite. Le ministre du travail est d'avis, comme M. Léopold Mabileau, que les organisations mutualistes doivent intervenir dans la réalisation de la loi sur les retraites ouvrières. Mais, comme on devait s'y attendre, il pense aussi que cette loi n'aura d'effets et ne sera véritablement une loi « sociale », que si d'abord le principe de l'obligation y est inscrit.

Regardons en face nos devoirs, conclut le

ministre, sachons courageusement les remplir, afin que dans la société future, que nous aiderons à édifier, il y ait moins d'iniquités à détruire, et que tous les enfants de la terre aient au moins une part égale de paix, si nous ne pouvons pas leur laisser une part égale de bonheur.

La parole est à S. A. S. le prince Albert de Monaco. Un grand silence s'est fait. Le prince se lève et, d'une voix forte, dit :

Monsieur le président, Mesdames, messieurs,

C'est toujours pour les hommes de science une grande joie d'assister au développement d'un progrès moral, car la science a pour but supérieur l'élevation des idées, qui mène par la victoire de la justice et de la sagesse à l'amélioration de l'existence sociale.

Et voyez quel progrès cette admirable institution de la mutualité réalise, puisque l'esprit de véritable fraternité qu'elle met au cœur des hommes leur fait suspendre la lutte pour les intérêts matériels, pour les réunir, s'entraider quand les uns ou les autres succombent à la peine. Il faut la répandre, cette idée d'où viennent une force et une émotion capables de rapprocher les mains de tous les vrais travailleurs, celle de l'ouvrier qui pourvoit aux nécessités matérielles de la société et celle de la femme de bien qui s'occupe des problèmes de la nature, celle du politicien qui élabore les lois et celle de l'artiste qui répand sur tous la douceur des sensations idéales. Mais, messieurs, la mutualité solidement établie entre les concitoyens de chaque nation ne suffirait pas, et il est bien qu'elle soit dans un cercle limité inspire à ses chefs la volonté d'étendre sa puissance jusque sur les peuples internationaux. L'œuvre mutualiste qu'ils aiment est le commencement de la sagesse parmi les hommes, il faut lui permettre d'assagir les rapports entre les nations.

On applaudit. Le prince continue :

Un but souhaitable entre tous ceux que la civilisation recherche, la disparition des concurrences brutales, appuyées sur le droit du plus fort, et qui finissent par des guerres homicides, des ruines et des souffrances, se trouve peut-être derrière la mutualité jointe à l'entraide des nations.

Travaillons à faire prévaloir ce principe général dans notre évolution sociale, et nous aurons préparé pour les générations futures plus de bien, de joie et de fierté que si nous leur transmettions au goût des conquêtes ou l'habitude des solutions violentes. Et donnons à cette œuvre du soutien mutuel, basé sur la seule force du travail, une pénétration internationale qui permettrait au plus noble sentiment bercé par l'esprit moderne d'unir les consciences dans un effort pour balayer les derniers vestiges d'un atomisme barbare.

Comme les voies de communication créées par l'industrie font maintenant circuler entre tous les peuples les biens matériels que l'activité de chacun arrache aux éléments de notre planète, ainsi l'internationalisation de la mutualité constituera un système artériel pour la diffusion de ces fruits d'une mentalité supérieure. Déjà, un commencement d'accord entre certaines nations voisines permet au mutualiste français de trouver dans un autre pays les avantages dont il profite chez lui, et réciproquement. Voici une terre étrangère qui devient pour lui comme une mère adoptive.

Croyez, messieurs, que je ne viens pas avec de telles paroles pour évoquer des rêves captivants : un jour on verra cet esprit bienveillant que nous faisons grandir, valant les timidités et les préventions, car il est né de l'esprit scientifique et porté en lui cette force dominante que domine la lumière et la vérité.

Cette péroration éloquentes est saluée par de longs applaudissements. Et l'enthousiasme des mutualistes, à peine apaisé, éclate en acclamations nouvelles, quand ils voient le chef de l'Etat se lever, et, après avoir remercié et félicité le Prince, prendre la parole à son tour.

Le Président de la République insiste d'abord sur l'exceptionnel intérêt qui s'attache au congrès de cette année.

Messieurs, La présence au milieu de vous d'un prince ami de la France, des présidents des deux Chambres, de mon éminent prédécesseur, des membres du gouvernement et du Président de la République, les paroles éloquentes qui ont été prononcées et applaudies, tout me témoigne-t-il pas avec éclat du haut intérêt qui s'attache à votre importante manifestation ? Vous ne serez donc pas surpris que je ne veuille pas quitter ce poste sans vous dire à quel point vous est acquise ma vive et profonde sympathie.

Sans doute, il ne faut point médire de l'assistance privée, qui exerce si utile-

ment les cœurs au respect de la souffrance humaine et rend partout de si grands services ; et à combien de misères notre Assistance publique n'apporte-t-elle pas, elle aussi, un soulagement mérité et nécessaire !

Mais combien leur est supérieure l'assistance mutuelle, subsistant aux bienfaits de la générosité privée ou publique, qui ne va pas toujours sans humilier celui qu'on oblige, le recouvrement d'une créance, dont on a formé librement soi-même un des éléments constitutifs !

Je n'ai droit qu'à la pitié, se dit tristement à lui-même le malheureux assisté, lorsque dans sa main tombe l'obole d'un généreux donateur. Je ne reçois que parce qu'on veut bien me secourir.

Ce que met à ma disposition la société dont je fais partie, dit au contraire le mutualiste, c'est ni plus ni moins que le paiement d'une somme qui m'est légitimement due. Quand la caisse s'ouvre pour moi, c'est mon bien que j'y puise, et non celui d'un autre.

Quelle différence entre ces deux situations, et qui se refusait à encourager une institution dont le fruit de l'épargne précieusement accumulée comprend des centaines de millions de francs, et qui compte aujourd'hui, disséminés sur toute la face du territoire, en hommes, femmes et enfants, près de cinq millions d'adhérents ?

Une salve d'applaudissements frénétiques interrompit l'orateur. « Est-ce un paradoxe, au surplus, ajoute M. Fallières, de prétendre que plus s'étend la mutualité, plus monte la moralité d'une nation ? »

Ces groupements dont la Fédération se compose, ne sont-ils pas là de véritables « écoles maternelles du devoir » où l'enseignement est donné par ces deux maîtres souverains : l'exemple et l'expérience.

Je sais quelles sont vos ambitions : elles sont marquées au coin de la plus rare sagesse. De locale qu'elle était simplement au début, la mutualité est devenue régionale ; la voilà maintenant nationale. Les pouvoirs publics n'en sont pas jaloux. Pénétrez partout, c'est l'invasion du bien.

M. Fallières termine :

Et maintenant, messieurs, laissez-moi vous dire, en terminant, quelle joie est la mienne de me sentir aujourd'hui conduit à coïncider avec vous. En rentrant dans vos villes ou en revenant dans vos campagnes, dites à vos adhérents en quelle grande estime est tenue la mutualité par les pouvoirs publics. Le gouvernement de la République est et restera justement fier d'une collaboration qui lui rend les plus signalés services, et dont il facilitera l'admirable développement.

Marchez toujours de l'avant. Reculez de plus en plus les limites de votre immense et magnifique domaine. Vous continuerez ainsi à bien mériter de la patrie et de l'humanité !

Une ovation prolongée salua cette dernière phrase du discours présidentiel, et la séance prend fin. Rapidement les mutualistes se sont répandus aux alentours de la Sorbonne, et leurs groupes joyeux guettent la sortie du Prince et des Présidents pour les acclamer encore une fois.

La fête de la Fédération s'est terminée comme l'ordonnait l'usage : par un banquet. Il avait lieu dans la grande salle de la Société d'horticulture, et l'on s'y écria bien un peu : six cents couverts !

Mais il n'est de bonnes fêtes que celles où l'on s'écarte. M. Viviani présidait celle-ci, entouré de l'état-major de la Fédération, de quelques hauts représentants de la Mutualité officielle, et de notabilités du corps diplomatique. Succès d'enthousiasme remporté par le comte Gallina et le comte Savini, dont les allocutions amies ont vraiment ému tous les esprits.

Comme les voies de communication créées par l'industrie font maintenant circuler entre tous les peuples les biens matériels que l'activité de chacun arrache aux éléments de notre planète, ainsi l'internationalisation de la mutualité constituera un système artériel pour la diffusion de ces fruits d'une mentalité supérieure. Déjà, un commencement d'accord entre certaines nations voisines permet au mutualiste français de trouver dans un autre pays les avantages dont il profite chez lui, et réciproquement. Voici une terre étrangère qui devient pour lui comme une mère adoptive.

Croyez, messieurs, que je ne viens pas avec de telles paroles pour évoquer des rêves captivants : un jour on verra cet esprit bienveillant que nous faisons grandir, valant les timidités et les préventions, car il est né de l'esprit scientifique et porté en lui cette force dominante que domine la lumière et la vérité.

Cette péroration éloquentes est saluée par de longs applaudissements. Et l'enthousiasme des mutualistes, à peine apaisé, éclate en acclamations nouvelles, quand ils voient le chef de l'Etat se lever, et, après avoir remercié et félicité le Prince, prendre la parole à son tour.

Le Président de la République insiste d'abord sur l'exceptionnel intérêt qui s'attache au congrès de cette année.

Messieurs, La présence au milieu de vous d'un prince ami de la France, des présidents des deux Chambres, de mon éminent prédécesseur, des membres du gouvernement et du Président de la République, les paroles éloquentes qui ont été prononcées et applaudies, tout me témoigne-t-il pas avec éclat du haut intérêt qui s'attache à votre importante manifestation ? Vous ne serez donc pas surpris que je ne veuille pas quitter ce poste sans vous dire à quel point vous est acquise ma vive et profonde sympathie.

Sans doute, il ne faut point médire de l'assistance privée, qui exerce si utile-

ment les cœurs au respect de la souffrance humaine et rend partout de si grands services ; et à combien de misères notre Assistance publique n'apporte-t-elle pas, elle aussi, un soulagement mérité et nécessaire !

Mais combien leur est supérieure l'assistance mutuelle, subsistant aux bienfaits de la générosité privée ou publique, qui ne va pas toujours sans humilier celui qu'on oblige, le recouvrement d'une créance, dont on a formé librement soi-même un des éléments constitutifs !

Je n'ai droit qu'à la pitié, se dit tristement à lui-même le malheureux assisté, lorsque dans sa main tombe l'obole d'un généreux donateur. Je ne reçois que parce qu'on veut bien me secourir.

Ce que met à ma disposition la société dont je fais partie, dit au contraire le mutualiste, c'est ni plus ni moins que le paiement d'une somme qui m'est légitimement due. Quand la caisse s'ouvre pour moi, c'est mon bien que j'y puise, et non celui d'un autre.

Quelle différence entre ces deux situations, et qui se refusait à encourager une institution dont le fruit de l'épargne précieusement accumulée comprend des centaines de millions de francs, et qui compte aujourd'hui, disséminés sur toute la face du territoire, en hommes, femmes et enfants, près de cinq millions d'adhérents ?

Une salve d'applaudissements frénétiques interrompit l'orateur. « Est-ce un paradoxe, au surplus, ajoute M. Fallières, de prétendre que plus s'étend la mutualité, plus monte la moralité d'une nation ? »

Ces groupements dont la Fédération se compose, ne sont-ils pas là de véritables « écoles maternelles du devoir » où l'enseignement est donné par ces deux maîtres souverains : l'exemple et l'expérience.

Je sais quelles sont vos ambitions : elles sont marquées au coin de la plus rare sagesse. De locale qu'elle était simplement au début, la mutualité est devenue régionale ; la voilà maintenant nationale. Les pouvoirs publics n'en sont pas jaloux. Pénétrez partout, c'est l'invasion du bien.

M. Fallières termine :

Et maintenant, messieurs, laissez-moi vous dire, en terminant, quelle joie est la mienne de me sentir aujourd'hui conduit à coïncider avec vous. En rentrant dans vos villes ou en revenant dans vos campagnes, dites à vos adhérents en quelle grande estime est tenue la mutualité par les pouvoirs publics. Le gouvernement de la République est et restera justement fier d'une collaboration qui lui rend les plus signalés services, et dont il facilitera l'admirable développement.

Marchez toujours de l'avant. Reculez de plus en plus les limites de votre immense et magnifique domaine. Vous continuerez ainsi à bien mériter de la patrie et de l'humanité !

Une ovation prolongée salua cette dernière phrase du discours présidentiel, et la séance prend fin. Rapidement les mutualistes se sont répandus aux alentours de la Sorbonne, et leurs groupes joyeux guettent la sortie du Prince et des Présidents pour les acclamer encore une fois.

La fête de la Fédération s'est terminée comme l'ordonnait l'usage : par un banquet. Il avait lieu dans la grande salle de la Société d'horticulture, et l'on s'y écria bien un peu : six cents couverts !

Mais il n'est de bonnes fêtes que celles où l'on s'écarte. M. Viviani présidait celle-ci, entouré de l'état-major de la Fédération, de quelques hauts représentants de la Mutualité officielle, et de notabilités du corps diplomatique. Succès d'enthousiasme remporté par le comte Gallina et le comte Savini, dont les allocutions amies ont vraiment ému tous les esprits.

Comme les voies de communication créées par l'industrie font maintenant circuler entre tous les peuples les biens matériels que l'activité de chacun arrache aux éléments de notre planète, ainsi l'internationalisation de la mutualité constituera un système artériel pour la diffusion de ces fruits d'une mentalité supérieure. Déjà, un commencement d'accord entre certaines nations voisines permet au mutualiste français de trouver dans un autre pays les avantages dont il profite chez lui, et réciproquement. Voici une terre étrangère qui devient pour lui comme une mère adoptive.

Croyez, messieurs, que je ne viens pas avec de telles paroles pour évoquer des rêves captivants : un jour on verra cet esprit bienveillant que nous faisons grandir, valant les timidités et les préventions, car il est né de l'esprit scientifique et porté en lui cette force dominante que domine la lumière et la vérité.

### Quarante ans de routine

Eh bien ! voilà le mot lâché. Je n'aurais pas osé le dire, mais je suis encouragé par l'autorité de M. Jules Huret qui, dans le Figaro du 28, n'hésite pas à appeler les choses par leur nom.

Il dit que l'enseignement du dessin et des arts décoratifs, tel qu'il est pratiqué dans nos écoles primaires et supérieures, est un enseignement imbécile. Là-dessus tout le monde sera d'accord. Rien n'est changé depuis les temps de ma prime jeunesse quand, vers 1868, je m'exerçais au dessin d'ornement qui consistait à copier des volutes et des feuilles d'acanthe ou des chapiteaux, puis à crayonner ceux de « académies romaines » au fusain ou au crayon Conté. Tout comme un autre, j'ai dessiné le nez de César, la barbe de Brutus, les oreilles et la bouche de Sénèque, et non d'après la bosse, mais d'après des cartons. Puis, j'ai vu défilé quelques empereurs romains en plâtre, une tête d'Apollon (qui ressemblait à ce pauvre Charles Lemaitre, fils du grand Frédéric — que c'est loin !). Il m'a fallu perdre un temps infini sur le casque de Minerve et le croissant de Diane. Tout comme un autre, je croyais avoir appris la perspective et les ombres selon la méthode de ce temps-là ; et après quelques années de cet enseignement, quand un jour j'eus besoin de dessiner un encier pour donner le modèle à un ami qui le désirait, j'en fus absolument incapable.

Quarante ans ont passé : l'enseignement est le même ; aucun progrès, aucune modification. Résultat : les élèves, qui coûtent chaque année à la Ville de Paris 4.700 francs par tête, ne sont pas capables, au sortir de l'école, de gagner leur vie ; il leur faut entrer dans les ateliers comme apprentis !

Vraiment, j'enrage ! Ah ! cet académisme ! ah ! les poncifs de l'art ! ah ! les copiers et les recopieurs de l'antique, avec ses ornements rococo, ses allégories sacramentelles figées dans le plâtre inerte et, pour ainsi dire, mort ; ah ! les trois ordres grecs et les éternels chapiteaux pour des temples que l'on ne construira plus jamais ! Des générations ont souffert de cette corruption de leur goût, de cette pauvreté de modèles, de cette impuissance de méthode ! Et rien n'est changé — sauf la clientèle, qui n'a chuté plus chez nous.

Reconnu nécessaire par tous les gens avisés, préconisée par les différents rapporteurs du budget des beaux-arts depuis dix ans, réclamée par les artistes, impatientement attendue par les maîtres clairvoyants, la réforme de l'enseignement du dessin, d'où dépend la rénovation de nos arts industriels, c'est-à-dire une des sources de la richesse nationale, cette réforme urgente, indispensable est toujours en question, toujours à l'étude !

En vain des professeurs réputés, des critiques et des artistes notoires, des personnalités comme M. Roger-Marx, inspecteur général des musées, M. Potier, professeur à l'École du Louvre, M. Quénuou, l'apôtre de la réforme « naturaliste » du dessin dans les lycées ; en vain les hauts fonctionnaires de la rue de Grenelle ont-ils préconisé avec un zèle louable et tenace la réforme inévitable ; en vain le congrès de l'Art à l'école a-t-il porté aux pouvoirs publics les vœux d'une assemblée très éclairée, rien n'a été fait, — rien !

Nous en sommes toujours au même point : l'académisme fleurit dans nos écoles et nos lycées ; conséquence : des milliers de ratés, des jeunes sans emploi, des patrons sans ouvriers habiles.

Et cependant l'enfant est né observateur ; il porte son attention curieuse et éveillée sur tout ce qui l'entoure. Avec un merveilleux instinct il s'amuse à « dessiner des bonhommes », s'essayant à figurer les êtres extérieurs et la vie qui passe. C'est sans doute un crime de lèse-académie, car on l'arrache à ce milieu qui l'attire, on le condamne pendant plusieurs années à diviser des lignes en parties égales, à tracer des angles au compas, à faire des dallages soignés, à combiner des étoiles ou des losanges, ou à copier des casques. Il se dégoûte de ces fastidieuses corvées, et si par malheur il fait la silhouette de son professeur, il attrapera en pensum une « amphore » de plus !

Et cependant l'enfant est coloriste, la boîte à couleurs est un de ses instruments préférés ; or, jamais il n'aura le droit de toucher un pastel ou un pin-

ceau. Du noir sur du blanc, voilà la règle impitoyable !

Et à l'âge où l'enfant est attiré par les formes, les couleurs, les apparences extérieures et charmantes, on lui inculquera le dessin « géométrique et linéaire ». S'il veut copier la nature, il l'apprendra plus tard, au sortir de l'école, quand sa main aura acquis le mécanisme rigide.

Donc, jamais de modèle vivant, jamais d'éveil de la sensibilité ; jamais de variété, de diversité, de caprice ou de fantaisie. Pour tous, le moule uniforme, le cliché sempiternel des images « à copier ». Et le résultat ? Vous le connaissez. M. Jules Huret vient de vous le dire avec l'éloquence convaincante des chefs de troupe. Tous ceux qui ont vu, qui ont voyagé, qui ont comparé les méthodes et les résultats en France et à l'étranger sont unanimes dans leurs désolantes conclusions : Notre art décoratif, nos arts industriels sont en décadence.

Il est temps d'agir. Qu'on songe surtout qu'il y va de l'éducation du pays et du sort de nos industries d'art !

Attendrons-nous, pour cette indispensable réforme, que tous nos clients d'autrefois nous aient définitivement quittés et que cette branche naguère si brillante de notre exportation soit réduite à néant ? Il faut agir sans retard.

Quarante ans de routine, vraiment, ça suffit !

Luciphar.

### LA PRESSE DE CE MATIN

**LA POLITIQUE**  
L'Action, sous la signature de M. Henry Bérenger :

A propos de l'incident qui s'est produit à la Chambre entre M. Clemenceau et M. de Pressensé :

Tous les républicains estimeront que de pareils incidents ne sont pas encore plus déplorables qu'utiles pour la République.

Par le fait qu'il se trouve investi d'une haute fonction administrative en politique, et que, par suite, il bénéficie d'honneurs spéciaux d'une sécurité officielle, l'homme d'état républicain ne devrait jamais, à mon sens, se départir d'une certaine gravité de langage et de tenue qui n'exclurait d'ailleurs ni la courtoisie à l'égard des particuliers ni la bienveillance à l'égard des subordonnés.

Sans compter que les grandes affaires ne se résolvent pas plus par de bons mots ou des phrases que par des coups de poing ou par des coups de pied, et que, dans ces circonstances, il est d'un mauvais exemple pour le personnel administratif tout entier, que le chef responsable de six cent mille fonctionnaires exerce son autorité au gré de ses caprices, sur toutes gens et sur toutes choses.

Ni l'idéal d'une démocratie, ni l'autorité d'un gouvernement ne gagnent à être représentés ainsi.

**L'humanité :**  
Clemenceau a peur.  
Peur du débat qui s'annonçait, et auquel Pressensé l'avait convié par sa lettre d'hier, cinglant et sans appel.

Pour éviter ce débat en le déplaçant il a communiqué hier soir à la presse l'admirable lettre qu'on va lire. Il s'y montre, cette fois, tel qu'il est : un lâche — sans scrupules, sans honneur.

« Qui qu'il en ait, il n'a jamais été plus vil. La France entière lira cette lettre et jugera son auteur. C'est un misérable. Il est perdu. »

**Le Rappel :**  
Ainsi, M. de Pressensé dénonce « l'autorité morale des paroles du chef du gouvernement français » et l'autorité morale de M. Clemenceau lui-même.

« C'est un intérêt intéressant à assaillir à la Chambre, à la suite de la « Conversation ». Evidemment, M. Clemenceau se prépare à rappeler à M. de Pressensé qu'il fut naguère un modeste et un centre-gauche. Et sous une tente, c'est entendu. »

Mais la démocratie fera le parallèle entre l'ancien rédacteur du Temps, qui avec le progrès de sa vie et de son expérience est allé vers la gauche ; et l'ancien tribun qui avec les années a reculé vers la droite, abandonnant le poste de combat qu'il avait choisi dans l'âge mûr, avant d'être président du conseil.

**Le Gaulois :**  
La doctrine énoncée par M. Clemenceau et par

le général Picquart, au cours de l'interpellation sur les officiers de Laon est plus menaçante qu'il n'y paraît au premier examen.

C'est la main-mise par le gouvernement sur le pont de libertés que nous a laissées jusqu'ici le bon plaisir des gens du Bloc.

Le prétexte imaginé par le président du conseil pour justifier la mesure prise par le ministre de la guerre contre les officiers catholiques peut être à tout moment invoqué contre ceux d'entre nous qui n'auraient pas l'heur de plaire au gouvernement.

« Dans le congrès qui a précédé la messe à laquelle assistaient les officiers punis, a déclaré M. Clemenceau, on attaqua la République. » Comment ? En quels termes ? M. Clemenceau ne nous le point dit. Il estime qu'on attaqua la République, et cette appréciation personnelle lui suffit.

Ceci n'est pas fait pour nous rassurer.

**ECHOS & NOUVELLES**  
Le Petit Journal : De Londres : Lady Florence Craven, sœur du comte de Malmesbury, a été victime d'un singulier accident. Elle rentra en voiture dans son manoir de Sedehill, suivie de très près par un cycliste qui alla à une grande vitesse. A un moment, craignant de heurter la voiture, le cycliste serra brusquement les freins.

Il fut projeté en l'air dans la direction de lady Florence et il tomba si malheureusement sur elle qu'il lui fracassa la tête. La mort fut immédiate.

L'auteur de ce mortel accident s'en est tiré avec quelques contusions sans gravité.

**AVIS DIVERS**  
PULENCE, BEAUTÉ, JEUNESSE de la chevelure par l'EXTRAIT CAPILLAIRE DES BÉNÉDICTINS DU MONT MAJELLA (E. Senei, administrateur, 35, rue du Quatre-Septembre).

CONSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

**LA JOURNÉE**  
Le Parlement : A la Chambre, suite de la discussion de l'impôt sur le revenu.

Messes de Requiem : A l'occasion de l'anniversaire de la mort de S. M. dom Carlos 1<sup>er</sup>, roi de Portugal, et de son fils, S. A. R. le prince héritier dom Louis-Philippe, et sur l'initiative de la famille d'Orléans (chapelle de la Compassion, avenue de la Révolte, à Neuilly). — A l'occasion du même anniversaire et à la demande de M. le comte de Souza-Rosa, ministre de Portugal à Paris (Saint-Pierre de Chaillot, onze heures).

Messe de haut de l'an pour le repos de l'âme du comte Amaury de Kergrory, brigadier au 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, tué à l'ennemi, au combat de Dar-Kesbat (Maroc), le 2 février 1908, à l'âge de vingt-deux ans (église de la Madeleine, dix heures et demie).

Obsèques : M. Ernest Moretore, secrétaire général de la Compagnie du gaz de Bordeaux (Saint-Louis d'Antin, dix heures un quart).

M. Georges Clausse, ingénieur civil (Sainte-Clotilde, dix heures).

Cours et conférences : A l'Institut catholique, 19, rue d'Assas : cours de M. Gaudin : « Valeur du Dogme et de la Théologie pour la vie surnaturelle » (cinq heures un quart).

A l'École des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne : M. Camille Le Senne : « La Dette, de M. Gabriel Triaucoux » (quatre heures un quart) ; « la Critique dramatique » (cinq heures et demie).

M. Quinon : « Un impératif catégorique tiré de la hiologie » (cinq heures et demie) ; M. Segonobos : « Les Questions de la politique intérieure » (cinq heures et demie) ; Au Collège libre des sciences sociales, 28, rue Serpente : M. Clapier : « La Science et l'Art dans l'antiquité » (quatre heures et demie) ; M. Bonnet : « Les Institutions d'assistance au dix-neuvième siècle (cinq heures et demie) ».

A l'École de psychologie, 49, rue Saint-André-des-Arts : M. E. Tarbouich : « Psychiatrie et justice (enfance, les aliénés, les criminels) » (cinq heures) ; Au Cercle du Luxembourg, 18, rue du Luxembourg : M. le commandant Renard : « L'Aérostation » (trois heures) ; A l'École Villiers, 6, rue Alphonse-de-Neuville : M. André Beaudier : le Voyage de Chateaubriand en Amérique » (deux heures et demie).

Mme Alcanter de Brahm : l'Œuvre de Mme Stanislas Meunier (Salon international, cercle du Progrès féminin, 49, rue La Fayette, cinq heures) ; M. Mangin : « Classification de familles naturelles des cryptogames » (Museum, neuf heures et demie du matin) ; M. Hamon, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles : « le Théâtre de Bernard Shaw » (Sorbonne, amphithéâtre Michélet, dix heures et demie du matin) ; M. G. Démeny : « Comment j'ai inventé le cinématographe » (Ligue française de l'Enseignement, 16, rue de Miromensil, quatre heures et demie) ; M. Arget : « Bonnet de Shakespeare » (157, faubourg Saint-Antoine, huit heures et demie) ; M. Henry Van Dyke : « The poetry of Tennyson » (Union chrétienne des jeunes gens, 14, rue de Trévise, huit heures et demie).

Banquet : L'Association amicale des Anciens élèves du collège Sainte-Barbe-Rollin, ban-

quet annuel (restaurant Champeaux, place de la Bourse, sept heures et demie).

**Informations**  
Banquet. — Le banquet du cinquantenaire de l'Association amicale des anciens élèves du lycée Condorcet a eu lieu vendredi, sous la présidence de M. Jules Claretie, président de l'Association, assisté du maître Edouard Detaille et de M. Charles Cheny, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats.

Plus de cent convives, parmi lesquels : M. le marquis de Reverseaux, ancien ambassadeur à Vienne ; Vanagnac, conseiller d'Etat ; Georges Bechmann, docteur Hallepeau et Walter, généraux Lebon et de Sancy ; Maréchal, Rodocanachi, Moulléfarine, etc.

Hygiène de la bouche et de l'estomac. — Après le repas, deux ou trois pastilles Vichy-Etat facilitent la digestion.

**A PARIS**  
A la Côte d'Azur

A Paris, il est impossible de ne pas être habillé d'hiver. Ce sont les nuances foncées et surtout le bleu, qui est le mieux porté. Sur tout le littoral, les gros tissus deviennent trop lourds et c'est la demi-saison qui domine.

A ceux qui restent à Paris, comme à ceux qui vont boire le soleil du Midi, Crémieux offre, ce mois-ci seulement, des occasions exceptionnelles. Pour occuper ses ouvriers il met en vente dans sa série-réclame 55 francs sur mesure le complet ou le pardessus de ville ou d'auto, non seulement ses soldes fin de saison d'hiver, mais aussi les nouveautés printanières, vendues 20 et 30 0/0 au-dessous de leurs prix réels.

Passez 9, boulevard des Italiens, et vous serez vraiment surpris.

**Le Tremblement de terre**  
(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Le docteur Bouloumié a reçu hier l'intéressante lettre que voici du marquis de Montemayor :

Catane, 28 janvier, 1909.  
Cher docteur Bouloumié,

Le prince de Manganeli me charge de vous remercier infiniment des soixante et un colis envoyés par la Croix-Rouge française et de tout le bien de Dieu que ça contenait. Pendant toute la journée on a fait hier la distribution à tous vos recommandés et le prince n'a pas en le temps de vous écrire pour vous remercier lui-même, parce qu'il devait aller ce matin à Messine et y rester une quinzaine de jours pour tâcher de retrouver le corps de sa malheureuse fille Castella, encore introuvable.

A l'hôpital Garibaldi, tout le monde était aux anges devant tant de belles et bonnes choses et chez le prince de Manganeli, l'hôpital de la Croix-Rouge, où on ne faisait que magnifier la France, je vous assure.

Veillez agréer, cher monsieur le docteur, l'expression de la reconnaissance de tout le monde ici et celle de mes sentiments les plus respectueux.

G. de MONTMAYOR.

On télégraphie de Rome :

Ce soir, la Croix-Rouge a amené à l'ambulance préparée à Saint-Louis des Français, une quinzaine de blessés de Reggio, et de Messine. Le triste convoi a été reçu par le supérieur, Mgr Guthlin, et M. Raffray, président du pieux établissement français. Les chapelains de Saint-Louis ont transporté eux-mêmes à bras les blessés au premier étage du palais, dont le salon a été converti en ambulance. Un religieux camillien dirige le service d'assistance avec le concours des médecins et chapelains de notre église nationale.

La presse catholique proteste parce qu'un certain nombre d'orphelins siciliens et calabrais auraient été confiés à des établissements dirigés par la secte protestante des Vaudois, contrairement aux intentions des parents défunts, qui étaient catholiques.

Pie X a l'intention de protester publiquement.

Le président du Conseil, revenu à Rome, convoquera mercredi le Conseil des ministres ; on discutera l'opportunité d'abroger ou de prolonger l'état de siège à Messine et à Reggio.

Une grande soirée de Gala, organisée par le monde noblesse, au profit des

### La Vie littéraire

#### LA MORT DE PHILCE

Par M. Pierre Loti

« Presque le sentiment d'avoir été soudain rapetissé pour entrer là, mais rapetissé au-dessous de la taille humaine, — tant les proportions de ces ruines vous écrasent ! — et l'illusion, d'autre part, que la lumière, au lieu de s'éteindre avec le soir, a seulement changé de couleur pour devenir bleue ? c'est ce que l'on éprouve par une claire nuit d'Égypte, en se promenant à Thèbes entre les colonnades du grand Temple. » C'est aussi ce que durent éprouver nos lecteurs quand le magicien Pierre Loti les initia naguère au passé mystérieux et à la perpétuelle féerie de la terre des Pharaons ; c'est ce que nous éprouvons à notre tour devant les évocations colossales, formidables et cependant si limpides qui, se rassemblant aujourd'hui sous un même nom symbolique, vont venir l'un après l'autre attester la mort de Philce.

Dans l'île sacrée que les ingénieurs européens ont cru devoir submerger l'écriv

sinistrés de la Sicile, aura lieu samedi, 6 février, à neuf heures du soir, à Marigny.

Au programme : un acte de *L'Aiglon*, un autre acte intitulé *Le Petit prince*, de MM. Quentin-Bauchart et Rossi, une conférence de M. Achille Ségard, un poème de Tarente, un prologue, etc. — tout cela entremêlé de chansons et de danses du premier et du second empire interprétées par nos meilleurs artistes.

En décidant d'organiser une représentation théâtrale dont le programme comprendra exclusivement des œuvres ou fragments d'œuvres ayant trait au régime impérial, les promoteurs de cette intéressante manifestation artistique ont songé avant tout à faire œuvre utile et charitable.

Le prince Napoléon a pris une loge d'avant-scène qui s'est empressée de mettre à la disposition des organisateurs de la fête. Il a déjà fait adresser par sa mère, la princesse Clotilde d'importantes secours aux malheureux Siciliens, en même temps qu'il était un des premiers à se faire inscrire aux Comités belges, parmi les principaux donateurs.

Le monde bonapartiste assistera en foule à cette soirée et les anciens, en relevant sur la scène les costumes d'autrefois, en écoutant chanter les airs qui ont charmé leur enfance, évoqueront le souvenir des années charmantes et... envoleuses.

Nouvelles Diverses

MEURTRIER PAR PITIÉ
Un drame dououreux s'est passé hier, 2, rue Hoche, à Puteaux, dans un ménage d'employé. Depuis quelques mois, une jeune femme, Julia Baudin, souffrait d'un asthme incurable. Dans son chagrin, elle suppliait sans cesse son mari de mettre fin à ses souffrances en la tuant. Hier, Alphonse Baudin céda à ces prières de la malade, et lui administra un coup de revolver dans la tête. La mort eut instantanée. Le mari, qui est âgé de trente-huit ans, est allé aussitôt se constituer prisonnier au commissariat de police. Le corps de Julia Baudin a été envoyé à la Morgue.

LE CRÉDIT

L'Administration Dufayel, en favorisant l'expansion du Crédit dans toute la France, a permis à chacun d'en apprécier les multiples avantages. Elle vend en effet par abonnements au même prix qu'au comptant, meubles, vêtements, etc., dans plus de sept cents magasins de Paris, de banlieue et de province qui lui servent d'intermédiaires. La brochure explicative est envoyée franco sur demande à toute personne désireuse de renseignements supplémentaires.

UN AUTOBUS EN FEU

Hier soir, à six heures, boulevard du Palais, un autobus de la ligne Montmartre-Place Saint-Michel a pris feu par suite de l'explosion d'un tuyau de l'arrière. La panique a été très vive parmi les voyageurs, mais aucun accident de personnes n'est survenu. Les pompiers de l'Etat-Major, accourus aussitôt, ont éteint le feu en quelques instants.

TELEGRAMMES & CORRESPONDANCES

La tempête à Marseille
Marseille. — Le vent du nord-ouest s'est mis soudainement à souffler en tempête la nuit dernière, si bien que la mer est démontée dans la rade. Les courriers attendus dans la journée ne sont entrés qu'avec difficulté; l'Ouvale a même débarqué ses sacs postaux sur un remorqueur en dehors de la rade pour reprendre immédiatement sa route vers Londres. La *Normandie*, venant de New-York, s'est réfugiée à l'Estaque. Le *Hero*, courrier d'Extrême-Orient, après des tentatives infructueuses pour franchir la passe, a dû demander le secours des plus puissants remorqueurs du port.

LES CONCERTS

M. Colonne nous donna hier, de magnifique exécution du *Manfred* de Schumann. M. Mounet-Sully, dont la voix chantante, gronde, avait récité les strophes passionnées du poème avec une maîtrise, un art sans pareil, secondé par M. Paul Mounet qui incarna les quelques autres personnages épiques. L'Assortie des *Bois* fut dirigé par Mlle Renaudin et M. L. Minil. L'imminent chef d'orchestre conduisit magistralement cette œuvre sublime dont les autres interprètes furent Mlle Hélène Mirey; Mlle Odette Leroy, MM. Huberdeau, Snell, Daru, Eyraud, Langlois. N'oublions pas le succès franc de M. Gaudaur pour son solo de cor anglais dans l'adorable *Ranz des Vaches*.

Tout le fougue et la passion qui sont le propre du génie du Schumann revient encore hier dans le concerto en la mineur que M. Cortot exécuta avec un sentiment rare, une grande élégance, servie par une technique impeccable. Nous réentendîmes enfin la première scène du premier acte de l'Or du Rhin où M. Huberdeau chanta le rôle d'Alberich, dans un style très pur et d'une voix riche et souple.

Aux Concerts-Lamoureux, M. Chevillard avait passé le bâton de chef d'orchestre à M. Vincent d'Indy. Faut-il dire encore dans quel style noble, avec quelle autorité et quelle haute compréhension M. Vincent d'Indy dirigea la *Symphonie pastorale* de Beethoven, sa propre Trilogie de *Waldstein* et la belle Suite d'orchestre sur *Namouna*, de Lalo.

Comme nous avons eu concerts Lamoureux, M. d'Indy inscrivit sur son programme l'Orfeo, de Monteverdi, le grand harmoniste novateur du commencement du dix-septième siècle. Cel inventeur du « stilo rappresentativo » mandé par le duc Vincent Gonzague à Mantoue, créa pour les fêtes du mariage du fils du duc l'Orfeo (1607), dont les beaux fragments charmèrent par leur fraîche et déjà si savante harmonie les auditeurs d'hier, qui récompensèrent de justes applaudissements les parfaits exécutants que furent MM. Louis Bourgeois et Clamer.

Mlle Blanche Selva qui s'affirme chaque jour comme une de nos plus puissantes et meilleures pianistes exécuta avec un brio éclatant, un raffinement

exquis les Variations symphoniques, pour piano, de C. Franck.

La première séance de l'Association des Concerts Hasselmans a eu lieu cette semaine, salle Gaveau, et a obtenu un succès très grand; succès infiniment légitime, d'ailleurs, car on n'attendait pas d'une compagnie artistique si récemment formée, les qualités de cohésion, de netteté, de chaleureuse interprétation, de verve enthousiaste qu'elle a donnée, en une première fois, de si surprenants lémoignages. Le programme comportait d'abord : l'ouverture de *Léonore*, de Beethoven, puis *Musiques de plein air*, qui réunit trois pittoresques compositions de M. Florent Schmitt, un des musiciens les plus attachants parmi les jeunes, le concerto en sol, de Beethoven, interprété par Louis Diemer avec la prodigieuse technique et le style très pur qu'on lui connaît, enfin, le *Faust-Symphonie*, de Liszt, œuvre d'éclatante beauté, avec son admirable péroraison chorale où s'est mêlée si harmonieusement la charmante voix de M. Plamondon, œuvre superbe en son extraordinaire variété, d'une extrême difficulté d'exécution, qui fut présentée cependant d'une façon absolument grandiose et que le public enthousiasmé acclama littéralement.

La plus grande part de succès de cette première séance revient à M. Louis Hasselmans, jeune musicien et kappelmeister véritablement de race qui sait animer de sa foi si intelligente, de son ardeur généreuse les artistes qu'il dirige et qui, dès le premier jour a pu imposer leur effort commun beaucoup mieux qu'à l'attention, à l'admiration.

COURRIER DES THEATRES

Salle Femina, à 9 heures, répétition générale du théâtre de « l'Œuvre » au programme : *Perce-Neige et les sept gnomes*, conte en vers en quatre journées, adapté de Grimm par Mlle J. Dortal, musique de scène écrite par M. Massenet; la *Chaine*, drame en un acte de MM. Maurice Level et Jacques Monnier.

Grand Opéra, à 8 heures, *Lohengrin* (Mmes L. Grandjean, Féart, MM. Franz (début), Dangès, Journet, Teissie).

A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, le *Foyer* (Mmes Bartel, Pierson, Amel, Linnès, MM. de Féraudy, J. Truffier, Ravet, Coué, Grandval, Paul Numa, Jacques de Féraudy, Félix Huguenot).

A l'Opéra-Comique, à 8 h. 3/4, représentation populaire à prix réduits avec location, *Lakmé* (Mlle Lucette Korsoff, M. Nuiho (début), M. Katchesnovski).

A l'Odéon, à 8 h. 1/2, *Les Grands* (Mmes Lutz, Jeanne Lion, Grumbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Destontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chambrière).

Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Princé, Colomby, Moricoy, Simon, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc.), et Mlle Euphémie dans le rôle de Marthe Bourdier.

A 11 heures, au 3<sup>e</sup> acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chapelas, Harold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

Au théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/2, *Paul et Virginie* (Miles Castel, d'Ajac, Lemeignan, Goëlle, Docin, MM. Sardet, Alberti, Simard, Bouteloup).

A la Renaissance, à 9 heures précises, *L'Oiseau blessé* (Mmes Eve Lavallière, André Mégard, Juliette Darcourt, Jeanne Desclots, Antonia Hnat, M.-L. Herrouët, MM. L. Guity, A. Duhois, V. Boucher, C. Mossier, Fabrie).

Au théâtre Réjane, à 8 h. 1/2, *La Course du Flambeau* (Mmes Réjane, Daynes-Grossod, Avril, Boreon, Fusier, MM. Signoret, Duquesne, Varenne, Montoux, etc., etc.).

Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassivo, *Feu le maître de Madame* (Mlle Armande Cassivo, Clément, MM. Harry Baur, Lacoste); le *Poutailier* (Mlle Jeanne Thomassin, Renée Pélyne, Juliette Margel, Mme Berthe Legrand, Mlle Marie Calvill, MM. Pierre Magnier, Henry Burquet, Bouchez et Keller. On commencera par la *Comparaison* (Mlle Depallin, Deslys, MM. Brunière et Miller).

Aux Capucines, à 9 heures, la 23-3 (Mlle Siamé), le *Médécin du camp* (Mmes Marguerite Brésil, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy), *O qui ! ?* (Mlle Noémi), revue gaillarde (Mlle Thérèse Cornay; Spinaly, Desbrennes, MM. Berthoz, Prad, Darvilley).

Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Un Concert chez les fous*; *Quidule*; *Chez Anthe*; *Justice est faite*; *Le Puits n° 4*.

A la Comédie Royale, à 9 heures, *L'Éducation*, *Henriette ou les académiques de la lecture*, *Coffeur pour dames et Turbutu, chapou, poulu*, fantaisie parisienne (Mlle Alice Bonheur, MM. Galpaux, Paul Ardot, Victor Henry, Rablet, Mmes Marie Calvill, Carina, Meyeirém, André Gladé, G. Gravier, etc.).

Le service de troisième représentation pour 4 fois 7, 28 sera reçu ce soir aux Bouffes-Parisiens.

Continuant la série des spectacles originaux qui ont offert chaque année au public lettré et artiste, M. Lugné-Poe donne ce soir à Femina la répétition générale d'une pièce de Mlle Jeanne Dortal. La pièce a pour titre : *Perce-Neige et les sept gnomes*, et elle est, nous assure-t-on, d'une admirable poésie qui ravira l'assistance.

La personnalité de Mlle Jeanne Dortal est fort connue et très appréciée dans les milieux littéraires. On sait que, avant d'écrire des pièces, elle entreprit, de façon exquise, les pièces des autres et qu'elle consentit à être, comme en se jouant, une de nos plus charmantes comédiennes. Son œuvre, elle a bien voulu nous la présenter elle-même dans la lettre qui suit :

Mon cher ami,

Voici quelques renseignements sur *Perce-Neige et les sept gnomes*, la pièce en quatre journées que j'ai tirée du célèbre conte des frères Grimm et pour laquelle le maître Massenet a bien voulu écrire une musique de scène spéciale.

Je dois tout d'abord déclarer que j'ai pris quelques libertés avec le conte allemand, lequel avait été lui-même inspiré par une de ces touchantes et poétiques légendes que les vieilles bonnes femmes répètent encore, à leur façon, sans se douter que la littérature y a passé. J'ai gardé la ravissante figure de Perce-Neige; j'ai mis à la scène les sept gnomes à la fois malicieux et bienfaisants. J'ai tenté de mettre dans son atmosphère cette sorte de féerie bon enfant, féerie intime et familiale, si fon peut dire, bien allemande.

Un personnage — le principal — celui de Karl, est tout entier le fruit de mon imagination. Il m'a semblé qu'il méritait d'être un être qui n'est pas seulement destiné à la jeunesse, et que les « ils » furent heureux et eurent beaucoup d'enfants; des vieux contes méritent d'être châtiment, mais explicitement comment. Donc, il y a de l'amour dans *Perce-Neige et les sept gnomes*, et non pas seulement les dédames de l'héroïne avec son effroyable marâtre. Cela n'empêchera pas la pièce, telle quelle, de pouvoir être vue par tout le monde et d'être un succès colossal.

J'ai tenté d'approprer à la fraîche et naïve légende un vers simple et léger, qui gardât

néanmoins le lyrisme romantique dont je reste l'admiratrice passionnée. La musique est douce, celle de parler de mes interprètes. De Max, pour lequel on éprouvait toutes les épithètes laudatives et qui est non seulement un glorieux artiste, mais le collaborateur le plus dévoué et le plus sensible.

C'est Sylvie qui mettra son grand talent au service du rôle de Perce-Neige, qui logiquement fait ses yeux bleus et ses cheveux d'or. C'est enfin Jehan Adès, Tramont, Savoy, ces excellents comédiens; Mme Théry, qui a composé avec art son personnage de méchante reine, et les autres; Norma, la petite Mlle Gondré, qui vont jouer, avec une abnégation et un sérieux, des rôles que j'aurais voulu plus importants et où elles seront charmantes.

Et je veux, avant de terminer, adresser tous mes remerciements à Lugné-Poe, cet admirable directeur et metteur en scène dont le dévouement ne connaît pas la fatigue. Croyez, mon cher Basset, à mes sentiments bien reconnaissants et dévoués.

Jeanne DORTAL.

Au café Cardinal, à sept heures et demie, dîner de l'Association des secrétaires généraux des théâtres et concerts de France (Mlle Régrets), sous la présidence de M. Pierre Wolff.

Hier : Le succès de la première matinée des Grands à l'Odéon a été aussi éclatant que pouvaient l'espérer les auteurs et M. André Antoine. A chaque acte, une salle comble a félicité, par des bravos et des rires sans fin, du plaisir qu'elle prenait à cette divertissante pièce de famille. Les artistes ont été rappelés interminablement.

La recette approchait de quatre mille francs.

Au théâtre Sarah-Bernhardt la matinée d'hier a été particulièrement brillante.

La *Fille des Rabenstein*, le drame ému par M. de Wildenbruch, a vivement intéressé le public qui a vigoureusement applaudi Mlle Ventura et ses vaillants camarades.

Après, comme d'habitude, c'était beaucoup amusé à *Bohèmes* de M. Miguel Zamacoïs, et a fait fête à Mlle Rosni-Derys, brillante Bohémienne, à la charmante Mlle Rosy et à M. Bussières, impayable en rastaquouère oriental.

On a refusé du monde hier, en matinée, au théâtre Réjane, bien qu'en prévision de l'affluence prévue, on eût fait disparaître les cloisons qui diminuaient la salle.

La recette de la *Course du Flambeau* de ces deux derniers jours atteignit 15,310 francs.

Une si forte location a commencé pour les jours de la semaine que, désireux, d'autre part, de faire connaître à tous les beautés du chef-d'œuvre de M. Paul Hervieu, Mmes Réjane ont décidé de prolonger à dix jours la représentation de ce chef-d'œuvre, dans lequel elle a une prédilection toute particulière.

Nous avons reçu de M. Albert Darmont la lettre suivante qui coupe court aux faux bruits répandus, depuis quelques jours, sur la santé de l'excellent comédien :

"J'ai dû, sans tambours ni trompettes, me battre très sérieusement avec l'asthme, le rhume, le mal de gorge, le mal de tête, le mal de cœur, le mal de ventre, le mal de partout, et sans trop inquiéter personne, car j'ai de la résistance et l'on pouvait me croire en pleine forme."

On s'attendait à ce que l'on de mes amis qui j'ai pu de nouvelles forces à respirer l'air vivifiant des monts du Var et des Alpes, voici qu'on adresse à ma femme des dépêches éperdues...

« Voulez-vous, pour finir, laisser, autant que possible, cette affaire, laissez-moi, me rendre le service d'annoncer, dans un de vos « Courriers », que je prépare ma saison d'été prochaine et que le théâtre antique de la Nature de champagne-le-Baillet fera, au mois de juin, sa réouverture annuelle, toujours sous mon active et bien portante direction ?

Je vous en serai infiniment reconnaissant.

Albert DARMONT.

N. B. — J'ajouterai que j'ai droit, à présent, à toute la sympathie des sportsmen."

C'est avec une telle confiance, moteur : deux vaillants petits poneys, que je viens de parcourir, en moins d'un mois, les 1,200 kilomètres qui séparent Paris-Champigny de La Grenette-Bardennes. Un joli record, n'est-il pas vrai ?

Demain : A partir de demain on répètera à la Comédie-Française, l'Œuvre dans les décors, avec les meubles, les accessoires, la figuration, la musique et l'éclairage.

Les Variétés affichent pour demain soir la 200<sup>e</sup> représentation du *Roi*, son succès triomphal. La recette totale atteindra, ce soir, le chiffre énorme de quatorze cent vingt-cinq mille francs de recettes.

La 200<sup>e</sup> du *Roi*, aux Variétés coïncidera avec la centième de la pièce, à Vienne, au Neues Wiener Bühne.

L'Ambigu donnera demain la première représentation de la reprise du *Tour du monde d'un enfant de Paris*.

MM. les critiques, solistes et courriers seront reçus sur présentation de leur carte.

Ce soir, dernière représentation de *La Beauté du diable*.

Calendrier de critique

Ce soir, à Femina, sous les auspices de « l'Œuvre », répétition générale de la *Chaine*, *Perce-Neige et les sept gnomes*, et *Le Puits n° 4*.

Mardi à Femina, première représentation de la *Chaine* et de *Perce-Neige et les sept gnomes*.

A l'Ambigu, première représentation (reprise), de : *Le Tour du monde d'un enfant de Paris*.

Vendredi, à l'Opéra, *Javotte*, ballet de MM. Croze et Camille Saint-Saëns.

Au jour le jour :

Paul FRANZ

Le soir qui débute ce soir à l'Opéra dans le rôle de Lohengrin, Homme du meilleur monde, il eut sous son nom de Franz Gautier dans les salons et les concerts privés des succès rétentissants. Avec l'assurance que lui donne une voix très belle, une science musicale accomplie et une compréhension du rôle de Lohengrin approfondie par beaucoup de réflexion et de méditation, ce soir nous présentons une scène lyrique avec les plus heureux présages de succès.

Marcel JOURNET

L'autre débütant de la représentation de ce soir, dans le rôle de Roi, Né à Grasse, il fit ses études musicales à Nice et fut engagé à la Monnaie par M. Calabresi. C'est là que M. Maurice Grau, qui se connaissait en chanteur, le remarqua et le fit chanter de nombreuses saisons à Covent Garden et au Metropolitan de New-York. Chantant en allemand aussi bien qu'en français, M. Journet connaît à fond le répertoire lyrique et il cria à New-York, et des meilleurs, reliés entre elles par un texte des plus amusants.

C'est le moment, ou jamais, d'aller à la Boite.

C'est avec un réel chagrin que nous apprenons la mort d'un vieux camarade, un bon vaudevilliste et un parfait brave homme. Jean-Baptiste-Amédée Fontreux de Jallais était né à Saint-Germain-en-Laye, le 17 octobre 1855. Il mourut donc à l'âge de quatre-vingt-quatre ans passés. Sa production théâtrale fut énorme et il restait de lui de nombreux ouvrages de concert et de théâtre de genre ou sa muse, bonne fille, ne se fit montrer, presque toujours avec succès. D'un esprit aimable, d'un entrain qui ne s'est jamais démenti, il compte à son actif près de deux cents pièces petites ou grandes, revues, opérettes, vaudevilles, parodies, etc., et son labeur s'est épuisé hier dans sa modeste retraite 43, rue de Marseille, sans trop souffrir, après une courte maladie. Jusqu'au dernier moment il fut soigné avec le plus grand dé-

une des représentations que donne de l'ouvrage de M. Henri Hirschmann le Théâtre lyrique municipal de la Gaité, salle comble et où les assistants d'autre part, les directeurs de cinq grandes scènes lyriques, en France, ont acheté l'ouvrage qu'ils se proposent de monter prochainement.

Entre samedi et hier dimanche, avec le *Poutailier* et *Feu le maître de Madame* le théâtre Michel a encaissé la superbe somme de 5,474 francs. La matinée à elle seule a donné la belle recette de 1,933 francs. Tout commentaire serait superflu.

Mlle Férand vient d'être engagée par M. Félix Lagrange pour le *Dou Jan* de Mozart annoncé pour vendredi prochain au Trianon-Lyrique.

Mlle Férand, on s'en souvient, a été applaudie à plusieurs reprises au Théâtre lyrique municipal de la Gaité; c'est une des plus remarquables élèves de M. Léon Jancœur, l'aimable secrétaire général de l'Opéra-Comique, qui est, en même temps, un remarquable professeur.

Mlle Jeanne Derlize continue de remporter tous les soirs, au théâtre Mévisto, un succès très flatteur pour son aimable talent. L'opinion unanime est que Mlle Jeanne Derlize a l'entrain et de verve coquette dans ce rôle de Claudette que M. Million, l'auteur de *Li-quinons*, a composé pour elle et auquel le public prodigue les bravos. Dans la *Saison des poivres*, de M. Léo Marchés, Mlle Jeanne Derlize a de nouveau se fait applaudir, et c'est ainsi qu'elle obtient chaque soir un double et légitime succès.

Très réussie la représentation de charité organisée par Mlle Lucienne Guett au profit des sinistrés de la Calabre. Avec un zèle infatigable et un sens artistique affiné la ravissante comédienne mit au point un programme éclectique et charmant.

L'un eut, tout d'abord, l'occasion de l'applaudir dans les *Dessous indiscrètes*. La soirée du robe gris puis le *Bernard*, d'elle sortit dans cette pièce, aussi bien que l'éclatante robe du soir qui, dans *Souper d'adieu*, encadra sa beauté brune, obtinrent toutes deux un gros succès de lognettes.

En liberté azalée nimbée de tulle bleu nuit qu'un des cabochons de jais même ton piquait de magiques lucioles, cette dernière création de Bernier, dans le très mondaine chambre une charmante impression.

Précisons notre information d'hier sur la *Colère*, le nouvel opéra de Mme Gabrielle Ferrar dont la première est annoncée pour le 16 février au théâtre de Monte-Carlo. L'auteur du livret est notre distingué confrère, M. Paul Milliet; il a écrit ce livret en collaboration avec Mlle Hélène Vacaresco.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Université des *Annales*, 51, rue Saint-Germain, à 8 heures, la *Revue des Annales*, revue française par M. Jean Richopin, de l'Académie française. (Ouverte au public).

A 5 heures : « l'Electricité », conférence par M. Painlevé, de l'Institut.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, revue franco-anglaise de M. P.-L. Flers; 22 tableaux, 800 costumes (miss Campton, Marthe Leuchel, Clara Faurens, Claudius, Pougard, Maurle, Morton, etc., Marie Marville). (La Première Entente cordiale. Les Châteaux de la Loire).

Première représentation de la scène du Président pour les débuts de M. Claudius dans la *Revue des Folies-Bergère* :

Le Président MM. Claudius  
Jobb Bill Pougard  
Marianne Mme Marie Marville

A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Une heure de rire!* par Baron, Rebla, Merrills et Berzac, les attractions les plus drôles du monde; la troupe impériale de Chine Tankwai; 1909 ! *Des Femmes...* rien que des Femmes... féerie-revue à grand spectacle avec Mmes Danerney, Allons, Foscollo, Palerme, Barkis, Borally, et Footitt; *Trianon-Ballet* (Mlle Lucy Rely, danseuse étoile).

A la Scala, à 8 h. 1/2, *Béguin de Roi*, opérette (Polin, Sulbac, Max Morel, Rouvières, Fréjol, Lejal, Bruni, Anna Thibaud, Lucy Mürger, J. Bernal, L. Darlu, Lilla Declos, etc.).

Au Moulin-Rouge, *En l'air, messieurs!* revue en 3 actes et 20 tableaux, de MM. H. Moreau et Ch. Quinel (MM. Dambrine, Gujot, Cromelink, Liesse, Mmes Lebergy, A. Guerra, A. Gillet, L. d'Alba, Ellynett, et les douze Manchester's D'Alba).

A l'Apollon, *L'Hostellerie de la belle Anita*, mimodrame (Fetta Rianza, Assaut d'opéra, Mlle Luce, MM. Maurice Delprat et Dubois, Mlle Luceuil, et 15 attractions).

Au Nouveau-Cirque, *Le Plus beau Hussard de France*, opérette acrobatique, équestre et nautique. Attractions sensationnelles.

A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 887.48) (direction Bonnaud-Bis), à 9 h. 1/2 : Numa Blis, Baltha, P. Weil, Charlton, A. Stanislas, dans leurs œuvres. *LE POPEE*, de Caran d'Ache, présentée par D. Bonnaud. *ICI VOUS TANCE*, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charlton, A. Lauff, E. Deary, Numa Blis, etc.

Salle Charras (rue Charras), à 9 heures, le *Château d'Art de l'Exposition du duc de Nemours*, *Le Bâtir de Judas*, *Constantinople*, *Visions d'Orient* (en couleurs). Séances comiques, etc. Matinées, jeudi, dimanche et fêtes.

Ce soir, à l'Olympia, changement de spectacle et première représentation de *Une heure de rire!* par les attractions nouvelles. Le programme comporte, en outre, les débuts de la troupe impériale de Chine, Tankwai; la féerie-revue : 1909 ! *Des Femmes...* rien que des Femmes et le ballet *Trianon*.

Ceux qui aiment la chanson sont véritablement à la fête, en ce moment, à la Boite à Fursy où l'on entend celles que Fursy, Jules Moy et Maurice Delprat ont composées à Monte-Carlo. Mévisto aussi, Robert Casa, Paul Clerc, Jean Deymont, Revers, Mlle Edmée Favart et Marie-Thérèse Berka viennent de lancer avec le nouveau spectacle. Et la soirée se termine en apothéose avec Lyse Berty, dont la spirituelle revue, *Allo! Je cause!* (à partir du 15), est une agglomération de chansons et de couplets, les meilleurs reliés entre elles par un texte des plus amusants.

C'est le moment, ou jamais, d'aller à la Boite.

C'est avec un réel chagrin que nous apprenons la mort d'un vieux camarade, un bon vaudevilliste et un parfait brave homme. Jean-Baptiste-Amédée Fontreux de Jallais était né à Saint-Germain-en-Laye, le 17 octobre 1855. Il mourut donc à l'âge de quatre-vingt-quatre ans passés. Sa production théâtrale fut énorme et il restait de lui de nombreux ouvrages de concert et de théâtre de genre ou sa muse, bonne fille, ne se fit montrer, presque toujours avec succès. D'un esprit aimable, d'un entrain qui ne s'est jamais démenti, il compte à son actif près de deux cents pièces petites ou grandes, revues, opérettes, vaudevilles, parodies, etc., et son labeur s'est épuisé hier dans sa modeste retraite 43, rue de Marseille, sans trop souffrir, après une courte maladie. Jusqu'au dernier moment il fut soigné avec le plus grand dé-

voisement par les deux filles de son ancien collaborateur, Charles Gabet, qui adoucièrent généralement sa fin normale et régulière. Il laissera de vifs regrets à tous ceux qui, l'ayant connu, ont pu l'apprécier et l'aimer.

COURRIER MUSICAL

Ce soir, salle des Agriculteurs, quatrième concert du quatuor Capet; septième et quinzième Quatuors de Beethoven. Billets à 8, 6, 5, 4, 3 et 2 francs à la salle et chez M. A. Dandelot, 83, rue d'Amsterdam.

L'audition de la Messe en si mineur par la Société J.-S. Bach, avec deux solistes admirables et des masses orchestrales et chorales de 300 exécutants, s'annonce comme un événement artistique d'un intérêt exceptionnel. Pour le mercredi 6, ainsi que pour la matinée du jeudi 7 qui permettra à un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles d'entendre ce chef-d'œuvre, les places restant libres sont en vente salle Gaveau et chez les éditeurs.

La 6<sup>e</sup> Matinée Danbé (direction R. Hahn et Jemain) aura lieu mercredi 3 février, à quatre heures un quart, à l'Ambigu.

Au programme :

Quatuor à cordes, en fa (Schumann); MM. Soudant, H. de Bruny, Micaud et Bedetti. — *Chanson de la Bretagne*, poème d'Anatole Le Braz (Bourgault-Ducoudray); a) Berceuse d'Arménie, b) Dans la grand'hune, c) Chant d'Abès, d) La Chanson du vent qui vient, e) Sons; Mme Bureau-Berthelot, M. L. Bertou, accompagnés par Mlle Bléuzet et l'auteur. — Pièces pour viole de gambe et harpe : a) Clair de lune de Weyther (Massenet), b) Menuet, 1770 (Miliand); MM. Milard et Mariotti. — *Le Grillon*, b) *Le Grillon*, Bourgault-Ducoudray; M. Lucien Bertou, accompagné par l'auteur. — Sérenade de *Namouna*, redemandée (Lalo); le Quatuor Soudant. — Pièces pour piano (Bourgault-Ducoudray); a) *Boîte à Clotilde*, b) *3<sup>e</sup> Gavotte*; Mme Bléuzet. — Mélodies populaires de la Basse-Bretagne (Bourgault-Ducoudray); a) *Moussé*, b) *Ma douce Annette*, c) *Soleil moult*; Mme Bureau-Berthelot. — *Presto Haydn*; le Quatuor Soudant.

route court au soleil entre des arbres, sous un ciel bien traité; M. Marché a également envoyé deux paysages d'Afrique: Alger et Village sur l'oued et Kantara, qui sont d'un remarquable coloris; M. Félix Planquette nous montre, avec ses Derniers Rayons, un troupeau qui rentre au couchant; tableau d'un grand calme, riche en couleur et d'un éclairage savant; bien jolis les Petits Bergers, de M. Théo Mayan, couchés sous les arbres fleuris, devant la mer, dans une lumière adroitement distribuée, de façon à donner un coloris tout à fait brillant d'une gamme harmonieuse; M. Johannès Grimelund excelle aux crépuscules septentrionaux: son Dégel, village neigeux sous un ciel chargé de nuages, est d'une belle impression; le Retour, de M. Henri Foreur, est simple, calme, profond; la même simplicité rustique se retrouve au Village de Montfauille, de M. Georges Moteley; Ferme à Avers-sur-Oise, de M. Eugène Berthelot, est pleine de vie; citons encore: Sur les Falaises, de M. Albert Charpin; Parc de Maintenan, de M. René His, et Vers les Cimes (Zermatt), de M. Alexandre Nozal, panorama de montagnes solidement silhouettées dans la nuit claire.

J. Darthenay.

LA GRANDE SEMAINE D'HIVER

JEUX DE NEIGE ET DE GLACE

Chamonix, 31 janvier. Cinq heures; l'air extrêmement clair retentit des appels joyeux, des rires en fusée, des cris apeurés des skieurs, des sautes, des hiversants, des hivernantes qui courent sur la neige, dévalent les pentes glacées et cabriolent sur les pistes, rapides groupées. Sur un petit chemin d'où partent des pistes de luge, nous sommes à quelques-uns qui assistons, amusés, au général et charmant entourage de toutes ces glissades.

Il n'y a plus que des enfants: c'est une gigantesque gossierie. Il y a de gros généraux en retraite, de gros industriels de Paris et du Nord, des docteurs, des dames respectables, de jeunes mariés, des enfants, des bébés et des prêtres, traînant leur luge, leur petite voiture à glace. Ils remoncent en file pénible le sentier aux marches de neige, gagnent le départ et, imperturbablement, avec le désir d'aller plus vite, plus vite encore, ils s'assoient sur la luge, les pieds en avant, le corps renversé, et, cramponnés à elle, ils se lancent pour une dégringolade de 700 mètres, cabriolent dans les virages, se répandent dans la neige, tournent sur eux-mêmes, repartent, remoncent et recommencent.

Puis, tout à coup, vient de la monta-

gne, en haut, un appel angoissant: Bob! Bob! Bob! Trois fois l'appel est lancé et tout de suite, un grand silence s'étend sur tous les champs de neige, où lueurs et skieurs s'arrêtent, tournés vers la piste des bobslieghs, dont les lacets grimpent rapides vers une plate-forme floue, d'où quatre hommes vont s'élançant pour déboulent en une glissade d'une vitesse vertigineuse et croissante. 3,700 mètres de glace! Le bobsliegh, c'est le plus passionnant et le plus terrible des sports de neige. C'est une luge géante, faite en quelque sorte de deux luges accolées. Le chariot d'avant dirige celui d'arrière. Parmi les bobslieghs, il en est qu'on gouverne à la corde, d'autres avec un volant d'automobile; il y a des bobslieghs à quatre, sept et huit places. Ces derniers obtiennent des vitesses étonnantes, tel celui du marquis de Soriano, qui l'emporta, lui et ses sept intrépides bobmen, à 106 et 110 kilomètres à l'heure.

Bob! bob! bob! Pour la troisième fois l'appel est venu, et tout de suite, au long de la piste, la neige est arrachée par les patins d'acier dans les courbes. Affolante et enivrante volée: renversé ou couché sur la droite comme un seul corps à quatre têtes, le bobsliegh passe, file, trombe, éclair éblouissant. Dans les lignes droites, les quatre hommes relancent l'appel: Bob! bob! bob! disparaissent, surgissent, s'effondrent vers le but que nous n'apercevons pas. Le dernier virage; encore un instant de silence et d'immobilité: la course à l'abîme est heureusement terminée, et, soulagés, skieurs et lugeurs reprennent leur marche et leurs glissades.

Tout en bas, sous nos pieds, Chamonix s'érige dans la neige, dans le désordre pittoresque et charmant de son développement irrégulier; ses toits et ses clochers ont des lignes de molleton sous leur épaisse couche de neige. Les voies du train électrique et le lit de l'Arve descendent seuls l'immensité blanche qui descend vers le Fayet et s'élève vers l'Argentière. Il traîne au-dessus de la vallée rapide une buée légère, vapeur de torrent qui gronde et fumées des cheminées qui tirent, mélangées en une gaze transparente et aérée.

Derrière nous, les rampes hargneuses des aiguilles rouges; en face, le mont Blanc et ses cimes célèbres. Entre des pics de rocs orgueilleux, dressés au-dessus des forêts de sapins saupoudrés de neige, s'évasent les éternels glaciers; ils sont admirables, ils commencent là-haut dans l'azur d'une pureté divine, si bleus, si bleus qu'ils semblent être des lambeaux d'azur coulant du ciel sur la terre.

Mais, continuant sa marche vers le couchant, le soleil est descendu par delà les monts, et d'un seul coup, c'est une lumière féérique, jaillissant de l'infini, une lumière rose s'est répandue sur les cimes les plus hautes. Les neiges et les rocs s'alimentent d'un rose d'un éclat, d'une pureté, d'une douceur inouïs. Comme s'ils rougissaient d'assister, eux, si chastes, au coucher de l'astre du jour, et sous nos

yeux émerveillés, devant nous, religieusement émus, les montagnes sublimes, une à une, s'endorment, disparaissent; nous ne les retrouvons plus que tout à l'heure, étranges, effrayantes, avec des ombres terribles et des flux d'épouvante sous la clarté tragique du croissant lunaire.

J'avais alors à côté de moi Ribeyro, l'artiste au pinceau si souple et si riche; les mains jointes, absolument en extase, il s'enivrait les yeux de l'éblouissant spectacle, si plein d'enthousiasme à tant de beauté qu'il ne pouvait le traduire que par cet élan répété: « Mon Dieu! mon Dieu! »

Les skieurs norvégiens sont partis. Leur départ fut l'occasion d'une manifestation grandiose: musique en tête, généraux, préfet, maire, tout Chamonix, toute la vallée et tous les hivernants les ont accompagnés à la gare. Quand le train s'est mis en marche et que ce fut l'instant du dernier salut, après les dernières étreintes, il y eut chez tous quelque seconde d'indicible émotion. C'est aussi qu'ils avaient été charmants et admirables, ces skieurs norvégiens qui, pendant huit jours, avaient été les plus courts et les plus délicieux compagnons de la caravane, mais c'est aussi qu'ils avaient droit à notre reconnaissance de Français.

C'est eux qui nous ont révélé le ski, et c'est eux qui nous ont enseigné à nos troupeaux alpins. Il y a même à une chose inconcevable. Imagine-t-on, en effet, que le ski, qui de temps immémorial existe en Norvège, n'a été introduit en France qu'il y a trois ou quatre ans; il a fallu les sports pour qu'on découvrit un mode de locomotion qui rend aux vallées, jusqu'alors immobilisées dans la neige, la vie et l'activité des saisons indulgentes.

Le ski, mais c'est toute une révolution une révolution analogue aussi, sinon plus importante que la bicyclette. Nos troupes alpines s'entraînent au ski; il y a, à Briançon, l'école militaire de ski, dont les instructeurs furent précisément des Norvégiens que nous avons acclamés: le capitaine Qualle, le lieutenant Orre, le capitaine Tangent et les fillets Ulven et Byaland. Les montagnards font maintenant du ski; les gamins de la montagne y sont, eux, devenus étonnants, et grâce au ski, enfin, les villages, jadis isolés par la neige du reste de la France, sont reliés à elle: car le facteur fait à ski des levées et des distributions.

N'est-ce pas admirable en vérité; et vous comprenez maintenant l'émotion de la manifestation faite à l'honneur des skieurs norvégiens qui, deux heures avant, sur les pentes de Praz aux Frasses, nous avaient émerveillés par l'ardeur, la sûreté et l'envoie de leurs sauts de 25 et 30 mètres de long.

Je vous parlerai demain des tournois organisés en l'honneur de nos jolies patineuses, et je vous dirai quelles furent les triomphatrices.

Franz-Reichel.

La Vie Sportive

COURSES A PAU

Il a fait une superbe journée, peut-être un peu fraîche, mais il faut tenir compte de la saison et que les sportsmen arrivent de Nice. Comme sport on ne peut désirer mieux, la classe et le nombre. A détacher Forest Star, la gagnante du Steeple-Chase, elle a sa chance dans le Grand Prix de Pau. Antinoüs sera bien placé dans la grande course de Haies, mais il aura à compter avec Bethesda, qui a fait d'excellents débuts. Je crois que Bonfire battait des concurrents bien novices.

Prix d'Ouverture (2,000 fr., 2,800 m.). — 1. Mambriño, au baron P. de Saint-Léger (M. L. de Fourmas); 2. Unruly, à M. W. Heslop (Broquère); 3. Justaucours, à M. Labrousse (M. de Lassus); 4. longueurs. Non placés: Baudilla II, Francœur II, Totipile II, Vénus IV, Pius, Petit Roland.

Prix de Mambriño (4,000 fr., 3,200 m.). — 1. Frivolle, à M. Ballière (M. Ballière); 2. En Garde, 3. Etendard.

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

COURSES A VINCENNES

Prix d'Hesville (3,000 fr., 2,800 m.). — 1. Feu Follet, à M. L. Hemard (Verzele); 2. Fleurville, 3. Forsan.

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

Prix de la Société des Steeple (4,000 francs, 3,400 m.). — 1. Bonfire, au comte G. de Castelbajac (Parlement); 2. Canada, à M. A. Merle (Heath); 3. Coq II, à M. Cornu-Langy (Broquère) (40 longueurs, 5 longueurs).

LES ARMES

Une réunion intime fort animée a eu lieu ces jours-ci au Cercle d'escrime de la rue de Londres, dont les membres recevaient les élèves de la salle Yvon. Parmi les escrimeurs présents se trouvaient MM. Daloz, Piel, Rivet, Charpentier, Bordes, Liégeois, capitaine Marie, Dubois, Labadie, Haas, Quenouelle, Vanier, Tabouis, marquis de Créqui-Montfort, Ménage, Jonet, Suzor, Parent, Houdart, de la Grange, Jeancourt-Galignani, Nosette, les maîtres Yvon et Puisseant et les excellents professeurs de la salle, MM. Lafont et Bourdon.

Félicitations à cette occasion M. Lafont, à qui la rosette de l'Instruction publique a été conférée tout dernièrement.

Le roi d'Espagne ne tardera pas, paraît-il, à venir assister à des expériences de Wilbur Wright, des que celui-ci aura fini son installation.

On télégraphie de Vienne qu'un syndicat autrichien vient d'acheter l'aéroplane avec lequel Henri Farman a fait ses dernières expériences. Les premiers essais auront lieu aux environs de Vienne dans une quinzaine de jours.

Les délégués de la commission aérienne mixte ont décidé qu'en principe la semaine d'aviation serait fixée entre le 22 avril et le 12 septembre 1930. Elle a en outre porté son choix, pour le terrain des épreuves, sur le champs de courses de Béthény, à cinq kilomètres de Reims.

Partie vivement menée, au vélodrome du Parc-des-Princes, entre l'Union Sportive Cognacaise et le Stade Français, qui est sorti victorieux du match par 28 points à 14 aux Cognacais.

Le silence d'une voiture est généralement de bon ton, et ce sont les voitures de marques inférieures qui se distinguent par leur bruit. La marque Charron s'est appliquée à rendre ses modèles absolument silencieux.

Le magasin d'accessoires de M. M. Bondis et Co comporte un stock permanent des pièces de rechange des marques Charron, Panhard et Renault. Livraisons rapides. S'adresser 45, avenue de la Grande-Armée, à Puteaux.

Minerva présentera au public, en 1930, les modèles suivants, qui sont en vente à la maison Outhenin-Chalard (Gaston de Knyff, Directeur), 4, rue de Chartrais, à Neuilly (porte Maillot) : 15, 18, 25, 35-chevaux, 4-cylindres, 40-chevaux, 6-cylindres. La 35-chevaux est le fameux moteur sans soupape (brevets Knight) qui révolutionne le monde de l'automobile.

On annonce que M. José de Carvalho va tenter de se rendre en automobile du Rio de la Plata à Rio de Janeiro en traversant l'Uruguay, le Parana et Sao Paulo. Rappelons que l'année dernière déjà, M. Gaston de Almeida se rendit en trois jours de Rio à Petrópolis sur une Lorraine-Dietrich au grand étonnement.

Le roi d'Espagne ne tardera pas, paraît-il, à venir assister à des expériences de Wilbur Wright, des que celui-ci aura fini son installation.

On télégraphie de Vienne qu'un syndicat autrichien vient d'acheter l'aéroplane avec lequel Henri Farman a fait ses dernières expériences. Les premiers essais auront lieu aux environs de Vienne dans une quinzaine de jours.

Les délégués de la commission aérienne mixte ont décidé qu'en principe la semaine d'aviation serait fixée entre le 22 avril et le 12 septembre 1930. Elle a en outre porté son choix, pour le terrain des épreuves, sur le champs de courses de Béthény, à cinq kilomètres de Reims.

Partie vivement menée, au vélodrome du Parc-des-Princes, entre l'Union Sportive Cognacaise et le Stade Français, qui est sorti victorieux du match par 28 points à 14 aux Cognacais.

Le silence d'une voiture est généralement de bon ton, et ce sont les voitures de marques inférieures qui se distinguent par leur bruit. La marque Charron s'est appliquée à rendre ses modèles absolument silencieux.

Le magasin d'accessoires de M. M. Bondis et Co comporte un stock permanent des pièces de rechange des marques Charron, Panhard et Renault. Livraisons rapides. S'adresser 45, avenue de la Grande-Armée, à Puteaux.

Minerva présentera au public, en 1930, les modèles suivants, qui sont en vente à la maison Outhenin-Chalard (Gaston de Knyff, Directeur), 4, rue de Chartrais, à Neuilly (porte Maillot) : 15, 18, 25, 35-chevaux, 4-cylindres, 40-chevaux, 6-cylindres. La 35-chevaux est le fameux moteur sans soupape (brevets Knight) qui révolutionne le monde de l'automobile.

On annonce que M. José de Carvalho va tenter de se rendre en automobile du Rio de la Plata à Rio de Janeiro en traversant l'Uruguay, le Parana et Sao Paulo. Rappelons que l'année dernière déjà, M. Gaston de Almeida se rendit en trois jours de Rio à Petrópolis sur une Lorraine-Dietrich au grand étonnement.

Petites Annonces. La ligne... 6 francs. Par dix insertions ou cinquante lignes 5 francs.

PLAISIRS PARISIENS. Programme des Théâtres. Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

Opéra-Comique (Tél. 416.55) - 8 h. 3/4. - Lakmé.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

Opéra-Comique (Tél. 416.55) - 8 h. 3/4. - Lakmé.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

CHATELET (Tél. 402.87) - 8 h. 1/4. - Les Aventures de Gavroche.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

Opéra-Comique (Tél. 416.55) - 8 h. 3/4. - Lakmé.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

Opéra-Comique (Tél. 416.55) - 8 h. 3/4. - Lakmé.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

SCALA (Tél. 435.86) - 8 h. 1/2. - Bégnin de Rai.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

Opéra-Comique (Tél. 416.55) - 8 h. 3/4. - Lakmé.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

Opéra-Comique (Tél. 416.55) - 8 h. 3/4. - Lakmé.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

HIPODROME (Tél. 435.86) - 8 h. 1/2. - LE PLUS GRAND CINÉMA DU MONDE.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

Opéra-Comique (Tél. 416.55) - 8 h. 3/4. - Lakmé.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

Opéra-Comique (Tél. 416.55) - 8 h. 3/4. - Lakmé.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

VENTES DE PROPRIÉTÉS. CHATEAU à vend., 2 h. Paris - 200<sup>e</sup> dont 100<sup>e</sup> bois.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

Opéra-Comique (Tél. 416.55) - 8 h. 3/4. - Lakmé.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

Opéra-Comique (Tél. 416.55) - 8 h. 3/4. - Lakmé.

Opéra (Tél. 310.55) - 8 h. 0/0. - Lohengrin.

LE THERMOGÈNE. Stérilisateur OTTO. Seul est pure l'eau stérilisée par l'OZONE.

Stérilisation de l'Eau par l'OZONE. Seul est pure l'eau stérilisée par l'OZONE.

LE DIABÈTE est radicalement guéri en peu de temps par le VIN URANÉ PESQUI.

PRÊTS SUR TOUTES GARANTIES. Valeurs Américaines. V. SIMONET & Co.